

non par concepts... Imaginations ardentes, ayant à leur service des sens surexcités, ils prodiguent les métaphores et les figures, avec l'espoir d'expliquer les mystères du monde¹. »

Or cette manière de penser, qui résulte de la qualité inférieure des sensations chez ces sujets, toujours enclins à s'échapper du monde extérieur vers le monde des rêves, est un signe d'infériorité intellectuelle. Elle ne se rencontre pas que chez les fous et les demi-fous. Elle se rencontre aussi chez les normaux, mais chez les normaux en état d'abaissement du niveau mental².

Voici deux exemples de pensée symbolique chez des fous mystiques :

I. Domenica (de Paradis) (1473-5 août 1555), fille d'un maraîcher, se livra dès l'enfance à la prière. Elle eut des accès de sitiophobie, des hallucinations visuelles (scéniques, lumineuses, angéliques, démonomaniaques).

« Elle se servait... de tout ce qu'elle voyait comme d'un moyen de s'élever à Dieu. Si un oiseau volait vers le ciel, elle pensait qu'elle devait aussi prendre son vol de ce côté. Si sa mère préparait de la laine pour tisser, elle voyait là une image de ce qu'elle devait faire elle-même dans son intérieur. Les arbres avec leurs fruits, le ciel avec ses étoiles, les troupeaux qui paissaient, tout lui fournissait une occasion de penser à Dieu et à son intérieur³. »

II. Un autre mystique, Dub., observé par Marguerite Pelletier dans le service de Joffroy, s'exprimait ainsi : « J'ai vu deux barres d'appui et la signification symbolique m'en est apparue :

1. Ribot. *Essai sur l'imagination créatrice*. Paris, Alcan, 1908, p. 189.

2. Murisier. *A propos des symboles*. Journal de psychologie normale et pathologique, 1909.

3. Görres. *La mystique divine*. Paris, Poussielgue, 1862, t. 1, pp. 185-186

la révolution et la [réaction, en avant et en arrière. Cela me fit penser à une entente entre l'Église et la Franc-maçonnerie, en vue de l'édification d'un temple commun : le temple de la réalité.

« Ce serait une réalité sociologique : le temple serait adressé à la divinité pour sa glorification. La première pierre vient du Fils de Dieu, puisque l'Église catholique poursuit l'élévation morale de l'humanité, pour amener son élévation sociologique matérielle. Je crus avoir devant moi la forme de suggestion satanique, la tentation de choisir entre le paradis de Satan ou l'enfer et le paradis céleste. Dans les propos tenus autour de moi, je vis des analogies avec mon état d'esprit, une conception nouvelle de la raison des choses ¹. »

Ces sujets sont bien des arriérés, des êtres arrêtés dans leur développement, car cette manière de penser se retrouve chez les animaux, dont la vie mentale se réduit à un défilé d'images ², chez l'homme primitif, père des mythes et des légendes, dans les races inférieures ³ et chez l'enfant. Un petit Américain appelait la menue monnaie « Baby dollar », et un autre enfant disait, en voyant sur l'herbe la rosée du matin : « Le gazon pleure ⁴ ! » Pensée charmante. Cet enfant était un poète, comme les poètes sont des enfants, des enfants maladifs et délicieux qui charment la vieille-lesse des peuples. Plaise au Dieu des hygiénistes et des philosophes que nous ne voyions jamais la nation sans poètes,

« La maison sans enfants ! »

1. Marguerite Pelletier. *Les lois morbides de l'association des idées*. Paris, Rousset, 1904, p. 128.

2. Romanes.

3. Comme les Demaras, qui, dans leur impuissance à abstraire, donnent un nom à chaque bief de la rivière, mais n'en donnent pas à la rivière, ou comme les Cheroquis, qui ont treize mots pour indiquer l'acte de se laver les différentes parties du corps, mais n'en ont point pour indiquer l'acte de se laver.

4. Ribot. *Essai sur l'imagination créatrice*. Paris, Alcan, 1908, p. 97.

II

L'ÉVOCATION DES IMAGES CHEZ IESCHOU BAR-IOSEF

Cette pensée par analogie, nous la retrouvons chez Ieschou bar-Iossef.

I. — LA LUMIÈRE ET LES TÉNÈBRES.

Pendant une des nuits de la fête des Soukkoth, qui rappelait aux Benê-Israël leur marche dans le désert derrière la colonne de feu, des dévots dansaient, en brandissant des torches, devant deux candélabres allumés dans l'Azarath naschim et, montrant le levant, deux cohanim s'écriaient :

« Nos pères en cet endroit, le dos tourné au temple et la face vers l'orient, ont adoré le soleil; mais nous, nous tournons nos faces vers Élohim ! »

Ces circonstances expliquent la phrase prononcée par Ieschou bar-Iossef pendant la fête des Soukkoth :

« *Je suis La Lumière du monde ! Qui me suit ne cheminera pas dans les ténèbres, mais possédera la lumière de la vie¹ !* »

Déjà il avait dit :

« *La Lumière (Moi) est venue au monde et les hommes ont préféré les ténèbres (Schatan) à La Lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. En effet, qui pratique le mal déteste la lumière, dans la crainte que ses œuvres ne soient blâmées, mais qui pratique la vérité vient vers la lumière, afin que ses œuvres deviennent manifestes².* »

1. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, VIII.

2. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, III. Le mot LUMIÈRE (φῶς) est répété quatre fois; le mot ŒUVRES (ἔργα) trois fois.

Plus tard il dira encore :

« *Pour un peu de temps La Lumière est avec vous. Cheminez pendant que vous avez La Lumière. Croyez en La Lumière, de peur que l'obscurité ne vous surprenne, car celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Tandis que vous avez La Lumière, croyez en La Lumière, afin que vous soyez enfants de lumière* ¹. »

II. — L'ÉCLAIR.

« *J'ai vu Schatan tomber du ciel comme un éclair* ². »

« *Comme l'éclair part d'orient et éclate jusqu'en occident, ainsi en sera-t-il de l'avènement du Fils de l'Homme* ³. »

III. — LE VENT.

Il dépeint en ces termes, à Nikodémos bèn-Gorion, l'homme inspiré par la *Rouah* d'Élohim :

« *Le vent souffle où il veut, et tu perçois son bruit, mais tu ne sais d'où il vient et où il va; ainsi en est-il de tout homme né de la Rouah* ⁴. »

IV. — L'EAU.

Ieschou bar-Iossef venait d'arriver avec sa petite troupe, à Suchar, village samaritain.

Lassé du chemin, il s'assit, tel que, près du puits (de Iaäkob). Il était environ six heures. Survint, pour puiser de l'eau, une Samaritaine, et Ieschou lui dit :

« *Donne-moi à boire !* »

1. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, XII. Le mot LUMIÈRE (φῶς) est répété cinq fois, le mot TÉNÈBRES (σκότος) deux fois.

2. *Évangile de Lucas*, X.

3. *Évangile selon Lévi dit Malthia*, XXIV.

4. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, III.

Car ses disciples s'étaient rendus à la ville pour acheter des vivres.

Cette femme donc lui répondit :

« Comment, toi qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi qui suis Samaritaine? »

Car les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains.

Ieschou reprit, s'adressant à elle :

« Si tu savais le don d'Élohim, et quel est Celui qui le dit : « Donne-moi à boire », tu lui en demanderais toi-même, et il te donnerait de l'eau vive (la vie éternelle) ».

— « Seigneur, répliqua la femme, tu n'as pas de seau et le puits est profond ; d'où tirerais-tu l'eau vive ? Es-tu plus grand que Iaäkob, notre père, lequel nous a donné ce puits, dont lui-même a bu, ainsi que ses enfants et son bétail? »

— « Qui boit de cette eau-ci, dit Ieschou, aura encore soif, mais qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif, car l'eau deviendra en lui une source d'où jaillira une vie éternelle ¹. »

II. Pendant la fête des Soukkoth, le cohen ha gadol, afin de commémorer un incident de l'Exode, la découverte d'une source dans le désert, allait, en grande pompe, puiser, avec une cruche d'or, de l'eau à la fontaine de Siloah et la répandait sur l'autel. Prenant texte de cette cérémonie ², Ieschou bar-Iossef se mit à crier :

« Si quelqu'un à soif, qu'il vienne à moi pour se désal-

1. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, IV. Dans la phrase du théomane le mot EAU (ἕδωρ) est répété quatre fois. Un disciple disait au rabbi Ioschoua, contemporain de Ieschou bar-Iossef : « Nous sommes tes disciples et nous buvons de ton eau. »

2. Sans doute, comme le suppose Godet, divers passages de l'Ancien Testament relatifs aux eaux jaillissantes avaient été lus en public à l'occasion de la cérémonie des libations. Godet cite ce passage d'Ieschayahou (XVII). « Et il sortira du dedans de lui (du rocher) des eaux. » (Godet. *Commentaire sur l'évangile de saint Jean*. Neuchâtel, Attinger, 1895, t. II, p. 513).

térer !... Qui croit en moi, des fleuves d'eau vive, selon la parole de l'Écriture, jailliront de son ventre ! »

« Il entendait par là, explique l'évangéliste, l'esprit (source de vie éternelle) que devaient recevoir ceux qui auraient foi en lui¹. »

D'autre part on lisait dans le *Midrasch Koheleth*, commentaire sur l'Ecclésiaste, qui existait probablement de son temps.

« Qu'a fait le premier Libérateur ? » — « Il a fait jaillir une source. Le dernier (le Maschiah) fera aussi jaillir une source, suivant ces paroles de Ioël (iv) : « Et il « sortira de la maison de l'Adonai une fontaine qui remplira le ruisseau de Sittin. »

V. — LE SEL.

En raison de ses qualités antiseptiques et conservatrices, le sel passait pour l'image de la durée des serments. Aussi les Juifs symbolisaient-ils la pérennité de leur alliance avec Iahvé en salant les offrandes qui lui étaient destinées. « Sale toute oblation, lit-on dans le *Lévitique*, et du sel d'alliance de ton Élohim n'en laisse manquer aucune ; sur toutes les offrandes tu mettras du sel². » « C'est un pacte de sel à jamais, devant Iahvé, avec toi et ta postérité³. »

Aussi, faisant allusion au prosélytisme de ses disciples, Ieschou bar-Iossef leur dit-il :

« Vous êtes le sel de la terre ! Or, si le sel s'affadit, avec quoi le salera-t-on ? Il ne vaut plus rien, mais à être jeté dehors et foulé des hommes. »

1. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, VII.

2. *Lévitique*, II.

3. *Nombres*, XVIII.

4. Évangile selon Lévi dit Malthia, V. Le mot SEL (ἅλας) ou la racine SAL (ἅλ) est répétée trois fois.

VI. — LES PLANTES EN GÉNÉRAL.

I. Il menace les pérouschim en ces termes :

« Toute plante, que n'aura point plantée mon Père, le céleste¹, sera déracinée². »

« Faites l'arbre bon et le fruit aussi sera bon; faites l'arbre mauvais et le fruit pareillement sera mauvais; car c'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre³. »

II. On lisait dans Iéhézekel :

« C'est moi, Iahvé, qui ai déprimé l'arbre superbe et exalté le petit arbrisseau, qui ai séché l'arbre vert et donné au sec de reverdir⁴; »

Et ailleurs :

« Voici ce que déclare le Seigneur Iahvé :

« Je vais en ton sein allumer un feu, lequel dévorera
« tout ton bois mort et ton bois sec⁵. »

Nous retrouvons chez Ieschou bar-Iossef la même image :

« Filles de Hiérusalem, dit-il aux femmes qui le suivent sur le chemin du Golgotha, ne pleurez point sur moi, mais sur vous et sur vos enfants, car voici que viennent les jours où l'on dira : « Heureuses les stériles et les ventres qui
« n'ont point enfanté et les mamelles qui n'ont pas allaité ! » Alors on se mettra à crier aux montagnes : « Tombez
« sur nous ! » et aux collines : « Couvrez-nous ! » car s'il en est ainsi du bois vert, qu'adviendra-t-il au bois sec⁶ ? »

1. Ieschou bar-Iossef entend qu'on ne confonde pas son véritable père, Iahvé, avec l'homme qui passe pour son père, Iossef bar-Éli.

2. Évangile selon Lévi dit Matthia, XV.

3. Évangile selon Lévi dit Matthia, XII. Les mots ARBRE (δένδρον) et FRUIT (καρπός) sont répétés chacun trois fois.

4. Iéhézekel, XVII.

5. Iéhézekel, XXI.

6. Évangile de Lucas, XXIII.

Le bois vert, ce sont ces femmes qui le suivent, ce sont ses amis de Hiérusalem, le bois sec ce sont ses ennemis.

VII. — LE SÉNEVÉ¹.

I. « *Si vous aviez de la foi gros comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : « Passe d'ici là ! » et elle y passerait² ! »*

II. On lisait dans Iéhézekel :

« Voici ce que dit Iahvé :

« Je prendrai, moi aussi, la haute tête du cèdre et la précipiterai ; mais de la pointe de ses rejetons je romprai un tendre rameau, et je le planterai sur la cime d'une montagne élevée. Je le planterai sur le plus beau sommet d'Israël, où il poussera des branches, portera du fruit et deviendra un cèdre magnifique, qu'habiteront les oiseaux de toute plume, installés dans l'ombre de son feuillage³. »

Ieschou s'approprie l'image en changeant le nom de la plante.

« *A quoi comparerons-nous le royaume d'Élohim ou par quelle parabole le représenterons-nous ? Il est semblable au grain de sénevé, lequel, jeté dans le sol, est bien la plus petite de toutes les semences qui sont sur la terre ; mais, après avoir été semé, il monte, dépasse tous les légumes et pousse de grandes branches, tellement que les oiseaux du ciel peuvent loger sous son ombre⁴. »*

VIII. — LE BLÉ.

Convaincu qu'il sera arrêté et mis à mort, et que sa mort

1. Nous trouverons, dans une parabole, l'image de l'ivraie.

2. Évangile selon Lévi dit Matthia, XVII.

3. Iéhézekel, XVII.

4. Évangile selon Iohanan dit Markos, XIII.

aura pour effet d'augmenter le nombre de ses disciples, il se compare au grain de blé qui se multiplie lorsqu'on l'enterre :

« Amen, amen, je vous dis : Si le grain du blé tombant en la terre ne meurt, il demeure seul; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruits ¹. »

IX. — LA VIGNE.

La vigne était une des principales cultures des Juifs. Aussi l'image de cette plante se rencontre-t-elle fréquemment dans la Bible.

Ieschayahou fait dire à Iahvé :

« Je vous apprendrai

« Ce que je vais faire à ma vigne :

« En enlever la haie, pour qu'on la paisse,

« En rompre la muraille, pour qu'elle soit foulée.

« Je la perdrai complètement;

« Elle ne sera plus taillée, ni sarclée.

« La ronce et le chardon y monteront,

« Et aux nuages j'ordonnerai

« De ne point répandre sur elle leur pluie...

La vigne de Iahvé-Çebaoth

C'est la maison d'Israël. »

Ieschou bar-Iossef compare à son tour le peuple d'Israël à une vigne dont il est le principal cep.

« Je suis le véritable cep, et mon Père est le vigneron; tout sarment qui ne porte point de fruit en moi, il le tranche; et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, afin qu'il donne plus de fruit. Vous êtes déjà émondés, à cause de la parole que je vous ai dite. Demeurez en moi, et moi en vous.

1. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XII.

De même que la branche ne peut d'elle-même porter fruit si elle n'est attachée au cep, vous semblablement si vous ne demeurez en moi.

Je suis le cep et vous êtes les sarments. Qui reste en moi et moi en lui porte beaucoup de fruits; car, HORS DE MOI, VOUS NE POUVEZ RIEN FAIRE. Si quelqu'un ne reste en moi, il est retranché comme la branche et il sèche; puis on le ramasse, on le jette au feu et on le brûle (dans le Guê-Hinnon). Si vous demeurez en moi, et que vos paroles demeurent en vous, demandez tout ce que vous désirerez et cela vous adviendra. Que vous rendiez beaucoup de fruits (que vous m'amenez beaucoup de disciples), voilà ce qui glorifie mon Père, et alors vous devenez mes disciples ¹. »

X. — LE FIGUIER.

Après avoir décrit les cataclysmes qui précéderont son avènement, il ajoute :

« Apprenez la comparaison du figuier. Quand son rameau est en sève et qu'il jette ses feuilles, vous connaissez que l'été est prochain. Vous aussi, quand vous verrez ces choses arriver, sachez qu'il (le Royaume d'Élohim) est tout proche et aux portes ². »

XI. — LE MOUCHERON.

Il était d'usage, surtout parmi les dévots, qui attachaient à cet acte une valeur rituelle, de filtrer les boissons, afin d'en éliminer les insectes et autres impuretés.

Aussi Ieschou bar-Iossef crie-t-il aux sophérim et pérouschim :

1. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XV. Le mot FRUIT (καρπός) est répété six fois.

2. Évangile selon Iohanan dit Markos, XIII.

« *Conducteurs aveugles, qui filtrez le moucheron et engloutissez le chameau¹ !* »

Le chameau était réputé impur.

XII. — LES SERPENTS.

« *Engeances de vipères, leur crie-t-il encore, comment pouvez-vous parler bien, étant méchants, car la bouche exprime la plénitude du cœur² !* »

Une autre fois il dit à ses apôtres :

« *Soyez prudents comme des serpents³.* »

XIII. — LES COLOMBES.

Il leur dit aussi :

« *Soyez simples comme des colombes⁴.* »

XIV. — LA POULE.

« *Hiérusalem, Hiérusalem, qui massacres les nébiim et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble sa couvée sous ses ailes, mais tu ne l'as point voulu !⁵ »*

XV. — LES AIGLES.

Dans la phrase suivante, le cadavre semble désigner la peuplade juive, les aigles les Romains et leurs enseignes ;

« *Là où sera le cadavre, en cet endroit s'assembleront les aigles⁶.* »

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, VI.

2. Évangile selon Lévi dit Matthia, XII.

3. Évangile selon Lévi dit Matthia, X.

4. Évangile selon Lévi dit Matthia, X.

5. Évangile de Lucas, XIII.

6. Évangile selon Lévi dit Matthia, XXIV.

XVI. — LES MOUTONS ET LES LOUPS.

L'élevage des moutons était une des principales ressources des Juifs. Aussi les images relatives à ces animaux et à leurs gardiens sont-elles fréquentes chez les prophètes.

On lisait dans Zékarya :

« Voici ce que m'a dit Iahvé, mon Élohim :

« Pais ce troupeau (les Juifs) voué à la boucherie...

« Pas un de leurs pasteurs ne les épargne. »

« Moi donc je me suis mis à paître le troupeau voué à la tuerie... En un mois j'exterminai trois pasteurs... »

Iahvé ajouta :

« ... Je m'en vais susciter dans le pays un berger, lequel
« ne veillera pas sur les moutons qui s'égareront, n'aura aucun
« soin des faibles, ne guérira point les blessés, ne sou-
« tiendra point ceux qui restent court, mais mangera la
« chair des gras et leur arrachera jusqu'à leurs ongles...
« Malheur au pasteur de néant abandonnant son trou-
« peau !¹ »

Et dans Ieschayahou :

« Comme un berger, il (Iahvé) va paître son troupeau,

Il assemblera ses agneaux entre ses bras

Et les portera sur son sein :

Les brebis qui allaitent, il les conduira soigneusement². »

Et dans Iéhézekel :

« La parole d'Iahvé me fut adressée en ces termes :

« Fils d'homme, prophétise contre les pasteurs d'Israël
« prophétise et dis-leur à ces bergers : « Voici ce que dé-

1. Zékarya, XI.

2. Ieschayahou, L X.

« clare le Seigneur Iahvé : Malheur sur les pasteurs
 « d'Israël qui se sont repus eux-mêmes ! Est-ce que les
 « meneurs de bêtes ne doivent pas paître le menu trou-
 « peau?... »

« Mais vous les avez toutes traitées à la dernière rigueur.
 « Aussi se sont-elles dispersées, faute de conducteur, et,
 « dans leur éparpillement, ont-elles été exposées à toutes
 « les bêtes fauves pour en être dévorées. Par toutes les
 « montagnes vague mon menu troupeau, et par tous les
 « coteaux élevés, et sur toute la surface du pays, sans
 « qu'il y ait personne pour les chercher, ni personne qui
 « s'en enquière. »

« C'est pourquoi, ô bergers, écoutez le discours d'Iahvé :
 « Par ma vie, parole du Seigneur Iahvé ! oui, puisque
 « mon menu troupeau a été en proie et livré à la dent de
 « toute bête des champs, sans aucun pasteur ; puisque les
 « bergers n'ont pas eu le moindre souci de leurs moutons et
 « se sont remplis eux-mêmes, ne paissant pas mon menu
 « troupeau.

« Pour cela, ô pasteurs, prêtez l'oreille au propos d'Iahvé.
 « Voici ce qu'il déclare¹ : Certes, j'en ai à ces paiseurs ;
 « je leur redemanderai mes brebis ; je leur enlèverai la
 « maîtrise du troupeau, pour qu'ils cessent de se repaître
 « eux-mêmes ; de leur gueule je sauverai mon petit bétail
 « pour qu'il ne leur soit plus en proie. »

« Car ainsi parle le Seigneur Iahvé :

« Oui, moi, je réclamerai mes brebis, et en ferai la
 « recherche. Comme un berger s'inquiète de son troupeau
 « quand il se trouve parmi ses bêtes éparses, ainsi m'in-
 « quiéterai-je du mien et, au jour de nuage et de tempête,

1. Qu'on remarque ces incidences. Les anciens prophètes juifs, qui étaient, comme Ieschou bar-Iossef, des théomanes présentant des hallucinations verbales ou de l'automatisme verbal, tenaient à ce qu'on n'oubliât point que le dieu des Juifs parlait par leur bouche.

« le tirerai-je de tous les endroits où il est répandu. Je les
 « recueillerai d'entre les peuples et les rassemblerai hors
 « des pays pour les ramener en leur terre et les faire paître
 « sur les monts d'Israël, dans les ravins et dans tous les
 « séjours de la contrée. C'est dans un excellent pâturage
 « que je les nourrirai ; sur le haut plateau d'Israël sera
 « leur patour ; dans de bons pacages ils se coucheront
 « (mes moutons), broutant de grasses prairies sur les mon-
 « tagnes d'Israël. Moi-même je les ferai paître et reposer,
 « parole du Seigneur Iahvé ! Je chercherai le perdu,
 « ramènerai l'égaré, et banderai celui qui aura la jambe
 « rompue ; le malade, je le soutiendrai, mais le gras et
 « le fort, je l'exterminerai. Oui, je les paîtrai avec droi-
 « ture.... Sur eux je dresserai un unique pasteur qui les
 « paîtra, savoir : mon serviteur David. C'est lui qui les
 « mènera au pâturage et leur servira de berger ¹. »

Ieschou bar-Iossef s'assimile au Iahvé-pasteur d'Ieschahou et au David-pasteur d'Iéhézekel :

Il compare à un mouton égaré un disciple qui, après l'avoir quitté, lui est revenu.

Et il dit à ses apôtres :

« Je vous envoie comme des moutons au milieu des loups ². »

Les loups, ici, ce sont les antieschouites, sans acception de race.

Il venait en effet de donner cet ordre :

« N'allez point vers les goïm, n'entrez dans aucune ville des Samaritains, mais allez plutôt vers les moutons perdus de la maison d'Israël ³. »

1. Iéhézekel, XXXIV.

2. Évangile de Lucas, X.

3. Évangile selon Lévi dit Malthia, X.

Enfin, un peu avant son arrestation, il leur adresse ces mots :

« Cette nuit, vous serez scandalisés en moi, car il est écrit : « Je frapperai le berger et les moutons seront dispersés ¹. »

Le mégalothéomane ne suivait pas toujours la métaphore qu'il avait choisie. Il n'est pas un critique littéraire qui ne réproouve le discours suivant :

« Donnez-vous garde des faux nébiim, qui viennent à vous en habits de moutons (vêtus d'une peau de mouton comme Iohanan le Baptiseur), mais par dedans sont des loups ravisants. A leurs fruits vous les connaîtrez. Sur les épines cueille-t-on des grappes et sur les chardons des figes ? Ainsi tout bon arbre produit de bons fruits, mais tout arbre pourri de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut donner de mauvais fruits, non plus qu'un arbre pourri ne peut donner de bons fruits. Tout arbre qui ne donne pas de bons fruits est coupé et jeté au feu (au Guè-Hinnom). Vous les connaîtrez donc à leurs fruits ². »

XVII. — LES PORCS ET LES CHIENS.

Avant que Ieschou bar-Iossef, repoussé par les Juifs, se fût résigné à admettre les goïm dans son Royaume, ceux-ci étaient pour lui, comme pour tous ceux de sa race, des porcs et des chiens :

« Ne donnez point, dit-il à ses apôtres, ce qui est sacré (la bonne nouvelle) aux chiens, ni ne jetez vos perles devant

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, XIV.

2. Évangile selon Lévi dit Matthia, VII. Le mot FRUIT (καρπός) est répété sept fois, le mot ARBRE (δένδρον) cinq fois.

*les porcs, de peur qu'ils ne les foulent et, se retournant, ne vous déchirent*¹. »

Et il répond à une Syro-phénicienne qui lui demandait de guérir sa fille :

*« Laisse d'abord se rassasier les enfants (d'Israël), car il n'est pas bon d'enlever le pain des enfants et de le jeter aux chiens*² ! »

XVIII. — LE CHAMEAU.

*« Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'un riche entre au Royaume d'Élohim*³ ! »

XIX. — LE MARIAGE.

A des Juifs qui s'étonnaient de ce que ses disciples n'observaient point les jeûnes d'usage, il déclare :

*« Les gens de la noce peuvent-ils jeûner pendant que le nouveau marié est avec eux ? Tout le temps qu'ils ont celui-ci avec eux, ils ne le sauraient faire, mais viendront des jours où il leur sera enlevé, et, en ces jours-là, ils jeûneront*⁴. »

XX. — L'ACCOUCHEMENT.

« Vous serez dans la peine, mais votre peine se tournera en joie. La femme, quand elle enfante, est triste parce que son heure approche ; mais, dès qu'elle a fait l'enfant, elle ne se rappelle plus l'angoisse, à cause de la joie qu'un

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, VII.

2. Évangile selon Iohanan dit Markos, VII.

3. Évangile selon Iohanan dit Markos, X. D'après la *Guémarâ de Babylone* (Baba meçia), l'image faisait partie d'un dicton : « Es-tu comme les gens de Pumbedita qui font passer un éléphant par le trou d'une aiguille ? »

4. Évangile de Lucas, V.

homme soit au monde. Vous donc aussi vous êtes lamentables en ce moment, mais je vous reverrai et votre cœur se réjouira ¹. »

XXI. — LA NAISSANCE.

Les pérouschim appelaient « seconde naissance » l'entrée des prosélytes étrangers dans leurs rangs ². Ieschou bar-Iossef s'approprie l'image :

« Si quelqu'un ne naît à nouveau, il ne peut pas voir le Royaume d'Élohim ³. »

XXII. — LES AVEUGLES

« C'est pour un jugement que je suis venu en ce monde pour que les non-voyants voient et que les voyants deviennent aveugles. »

Quelques-uns des pérouschim qui se tenaient près de lui, entendant cela, lui dirent :

« Sommes-nous aussi des aveugles ? »

— « Si vous étiez aveugles, répondit Ieschou, vous seriez sans péché, mais comme vous déclarez voir, votre péché persiste ⁴. »

« Pourquoi regarder le fêtu qui est en l'œil de ton frère, dit-il encore, quand tu n'aperçois point la poutre qui est dans ton œil propre ? Ou comment peux-tu dire à ton frère : « Frère, permets que je t'ôte le fêtu qui est dans ton œil », toi qui n'aperçois point la poutre qui est dans le tien ? Hypocrite, enlève d'abord la poutre de ton œil, et

1. Évangile de Iohanan bar-Zbadya, XVI.

2. Salvador. *Jésus-Christ et sa doctrine*. Bruxelles, Hauman, 1838, t. I, p. 251.

3. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, III.

4. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, IX. Le mot VOIR (βλέπειν) est répété quatre fois.

alors tu aviseras à arracher le fêtu qui est dans l'œil de ton frère¹ ! »

XXIII. — LE LEVAIN

« Le Royaume d'Élohim est semblable au levain qu'une femme prend et pétrit avec trois mesures de farine jusqu'à ce qu'elle soit levée². »

« Avisez-vous, dit-il à ses disciples, à vous garder du levain des pérouschim et des saddoukim³ ! »

Ici l'image a un sens péjoratif. En effet les Juifs, habitués à débarrasser leur maison de tout levain au moment de la Paskhâ, en étaient arrivés à considérer cette substance comme rituellement impure.

XXIV. — LE PAIN.

Dans l'*Ecclésiastique* (xxiv), la Sagesse, « issue de la bouche du Très-Haut », la Sagesse de Iahvé s'exprime en ces termes :

*« Venez à moi, vous tous qui me désirez,
Remplissez-vous de mes fruits...
Qui me mange a encore faim
Et qui me boit a soif encore,...
Qui me manifeste aura la vie éternelle. »*

1. *Évangile de Lucas*, XVI.

2. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, XIII.

3. On lisait dans le *Midrasch Koheleth*, commentaire sur l'*Ecclésiaste* :
« Que sais-tu du premier Libérateur (Mosché) ? »
— « Qu'il fit descendre la manne, comme il est dit (*Exode*, XVI) : « Voici, je vais faire pleuvoir pour vous le pain du ciel ».

De même le dernier Libérateur (le Maschiah) fera descendre aussi la manne, comme il est dit (psaume LXXII) : « Il y aura sur la terre abondance de blé. »

A l'exemple de la Sagesse de Iahvé, Ieschou bar-Iossef s'offre comme une nourriture qui procure la vie éternelle :

« *Moi, je suis le pain de la vie ! Nos pères ont mangé la manne du désert et sont morts. C'est ici le pain descendu du ciel, de sorte que qui en mange ne meurt point*¹. »

L'eucharistie naquit de cette conception délirante :

« *Cependant qu'ils mangeaient, Ieschou prit du pain et, après avoir rendu grâces, il le rompit, puis le leur donna en disant :*

« *Prenez, ceci est mon corps*². »

XXV. — LE VIN.

Comme on lui reprochait de ne point se conformer aux rites mosaïstes, il répondit :

« *Nul ne met de vin nouveau (ma doctrine) dans de vieilles outres (les rites anciens) ; autrement celui-ci romprait les outres et le vin s'épandrait, en même temps que se perdraient les outres ; mais le vin nouveau doit être mis dans des outres neuves*³. »

D'ailleurs il ne s'étonne pas outre mesure qu'on hésite à boire de son vin :

« *Il n'y a personne ayant bu du vin vieux qui en demande du nouveau, car on dit :*

« *Le vin vieux est excellent*⁴. »

Dans le *Deutéronome*, le vin est appelé « le sang du rai-

1. Évangile de Iohanan bar-Zbadya, VI.
 2. Évangile selon Iohanan dit Markos, XIV.
 3. Évangile selon Iohanan dit Markos, II. Le mot OUTRE (ἀβυός) est répété quatre fois, le mot VIN (οἶνος) trois fois.
 4. Évangile de Lucas, V.

sin¹. » De même Ieschou bar-Iossef compare son sang à du vin et concrétise à ce point l'image qu'on est en droit de se demander s'il n'a point cru voir, un jour, son propre sang dans sa coupe :

« Ayant pris une coupe, il rendit grâces et le leur donna, et ils en burent tous. Il leur dit :

« Ceci est mon sang, celui de la nouvelle alliance², lequel est répandu pour plusieurs³. »

XXVI. — LES VÊTEMENTS.

« Nul ne coud une pièce de drap écriu (ma doctrine) à un vieux vêtement (les rites anciens), car la pièce de drap neuf rapportée arracherait le morceau de vieux drap, ce qui ferait une déchirure pire⁴. »

XXVII. — LA MAISON.

Il est la pierre rejetée par les maçons (les artisans de la puissance juive et du Royaume de Iahvé), mais qui deviendra la pierre angulaire de cet édifice immuable :

« Qui écoute les paroles que je dis et les met en pratique, je le comparerai à un homme avisé, lequel a bâti sa maison sur une roche. La pluie a eu beau tomber, les torrents venir, le vent souffler et heurter cette maison, elle ne s'est point démolie, car elle a été fondée sur la roche. Mais quiconque écoute ces paroles que je dis et ne les met point en pratique, il est comparable à un homme fou qui a bâti sa maison sur le sable. Quand la pluie est tombée, que les torrents

1. Deutéronome, XXXII.

2. Cette proposition est une citation approximative de l'Exode : « Voici le sang de l'alliance. » (XXIV).

3. Évangile selon Iohanan dit Markos, XIV.

4. Évangile selon Iohanan dit Markos, II.

sont venus, que les vents ont soufflé et heurté cette maison, elle s'est écroulée dans une grande ruine ¹. »

Il compare sa secte à

« une ville assise sur une montagne ² »

et qui domine le pays environnant.

Quant à l'incrédule, c'est une maison dans laquelle les démons ont élu domicile :

« Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il circule par les déserts, cherchant repos, mais en vain. Alors il dit : « Je retournerai en ma maison d'où je suis parti. » Mais quand il y rentre, il la trouve vide, balayée et parée. Sur ce, il s'en va et prend avec lui sept autres esprits plus mauvais que lui, lesquels entrent et s'y établissent, si bien que la fin de cet homme-là est pire que son commencement. Ainsi en adviendra-t-il à cette génération perverse ³ ! »

« Malheur à vous, légistes, crie-t-il aux sophérim, de ce que vous avez enlevé la clef de l'intelligence (de la foi en ma messianité); vous-mêmes n'êtes pas entrés, et vous avez retenu ceux qui entraient ⁴. »

XXVIII. — LE MOBILIER.

« Vous êtes la lumière du monde, dit-il à ses disciples; on n'allume pas une chandelle pour la mettre sous un boisseau, mais sur le chandelier, d'où elle éclaire tous ceux qui vont en la chambre. Qu'ainsi luise votre lumière devant les

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, VII, Le mot MAISON (oixix) est répété quatre fois.

2. Évangile selon Lévi dit Matthia, V.

3. Évangile selon Lévi dit Matthia, XII.

4. Évangile de Lucas, XI.

hommes ¹. » (Éclairez l'humanité sur ma nature messianique).

On trouve l'image suivante dans la *Sagesse* de Ieschou bèn-Sira :

« La parole (d'Éliyahou) brillait comme un flambeau ². »
Ieschou bar-Iossef s'approprie cette image.

« *Celui-ci, dit-il de Iohanan le Baptiseur, était un flambeau ardent et luisant, dans la clarté duquel vous vous êtes plu à vous réjouir un moment* ³. »

Et ailleurs :

« *Le flambeau du corps, c'est l'œil* ⁴. »

On lisait dans le *Pirké Aboth* :

« Ce n'est pas l'extérieur du vase qu'il faut examiner, mais le contenu. Il y a des vases neufs remplis de vin vieux et des vases neufs qui ne contiennent pas même du vin nouveau ⁵. »

Ieschou bar-Iossef dit à son tour :

« *Malheur à vous, sophérim et pérouschim hypocrites, de ce que vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat ; mais, au-dedans, ils sont pleins de rapines et d'excès* ⁶ ! »

XXIX. — LES INSTRUMENTS ARATOIRES.

Il appelle, en ces termes, les mystiques à lui :

« *Prenez mon joug sur vous et laissez-vous instruire de ma part ;... mon joug est aisé et léger mon fardeau* ⁷. »

1. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, V. — Dans Markos, plus exact, Ieschou dit : *le chandelier, le boisseau*. C'est bien le langage d'un pauvre ouvrier. Il n'y avait certainement qu'un chandelier et qu'un boisseau dans la case du charpentier de Nazareth.

2. Ieschou bèn-Sira. *Sagesse*, XCVIII.

3. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, V.

4. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, VII.

5. *Pirké Aboth*, IV, 27.

6. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, XXIII.

7. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, XI.

Quelqu'un lui ayant dit :

*« Je te suivrai, seigneur, mais permets-moi de prendre
premièrement congé de ceux qui sont en ma maison, »*

il répond :

*« Quiconque met la main à la charrue et retourne en
arrière est mal préparé pour le Royaume d'Élohim ¹. »*

XXX. — LA MOISSON.

Le Royaume d'Élohim est semblable au blé qui lève :

*« Il en est du Royaume d'Élohim comme lorsqu'un
homme (Ieschou), ayant jeté la semence en terre, s'en va
dormir et se lever, le jour et la nuit, et que la semence germe
et croît, lui ne sachant comment. La terre en effet produit
d'elle-même, premièrement l'herbe, puis l'épi, puis le grain
formé dans l'épi. Le fruit est-il mûr? L'homme aussitôt y
met la faucille, parce que la moisson est prête ². »*

Ses auditeurs sont des grains, des épis, une moisson
dont Iahvé est le propriétaire et dont lui-même est le mé-
tayer :

*« A la vue des foules, il fut pris de pitié pour elles, de ce
qu'elles étaient lassées et éparses comme des moutons sans
berger. Alors il dit à ses disciples :*

*« Grande est la moisson, mais peu nombreux les ou-
vriers (les apôtres) ³. » « Priez donc le maître de la mois-
son (Iahvé) qu'il expédie des ouvriers en sa récolte ⁴. »*

1. Évangile de Lucas, IX.

2. Évangile selon Iohanan dit Markos, VI.

3. Évangile selon Lévi dit Matthia, IX.

4. Évangile selon Iohanan dit Markos, IV.

Les habitants de Suchar étant accourus vers l'homme qui avait deviné les pensées d'une de leurs compatriotes, Ieschou, enthousiasmé, se figura que son triomphe était imminent. Comme ses apôtres, étonnés qu'il refusât les aliments apportés par eux du village, se demandaient :

« *Quelqu'un lui aurait-il donné à manger ?*

il s'écria :

« *Mon aliment, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre (instituer son Royaume). Ne dites-vous pas, vous, qu'il y a encore quatre mois avant la moisson ? (La moisson se faisait à la mi-avril ; c'était aussi l'époque de la Paskhâ, et Ieschou voulait profiter de cette grande fête pour se faire reconnaître le Maschiah et le Fils de Iahvé). Je vous dis : Levez les yeux et regardez les champs, ils ont déjà les teintes brillantes pour être moissonnés. (Regardez cette foule qui vient à moi et qui est prête à me suivre.) Or le coupeur (Ieschou) reçoit son salaire et engrange pour la vie éternelle, afin qu'il y ait en même temps de la joie pour celui qui sème (Iahvé) et pour celui qui coupe. Ici se vérifie le proverbe : « Autre le semeur et « autre le moissonneur. » Moi, je vous ai envoyé moissonner ce que vous n'avez pas labouré ; d'autres ont labouré (les prophètes antérieurs) et vous êtes entrés en leur travail². »*

XXXI. — LES SERVITEURS.

Frappé d'excommunication et menacé de mort, il songe à s'éloigner de Hiérusalem, quitte à y revenir un peu plus tard pour s'y faire enfin reconnaître. Au moment de partir, il adresse à ses apôtres les recommandations suivantes :

« *Ce sera comme lorsqu'un homme (Ieschou), partant pour*

1. Évangile de Lucas, X.

2. Évangile de Iohanan bar Zébadya, IV.

un voyage, laisse sa maison, donnant autorité à ses serviteurs, à chacun sa besogne, et commande au portier (Schiméon bar-Iona) de veiller. Veillez donc, car vous ne savez le moment où paraîtra le seigneur de la maison, au soir, à minuit, ou à l'heure que le coq chante, ou au matin. Veillez, de peur qu'arrivant soudain, il ne vous trouve endormis ! Ce que je vous dis, à vous, je le dis à tous : Veillez¹ ! »

« Que vos reins soient pressés et vos lampes allumées ; soyez vous-mêmes semblables aux serviteurs qui attendent leur maître à son retour des noces, pour qu'aussitôt son arrivée, et dès qu'il heurtera à sa porte, ils lui ouvrent sans retard. Heureux les serviteurs qu'à sa venue le maître trouvera veillant ! En vérité, je vous dis que, se ceignant lui-même, il les fera mettre à table et s'avancera pour les servir. Qu'il survienne à la seconde veille ou à la troisième, s'il les trouve ainsi, heureux sont-ils² ! »

« Quel est donc le serviteur fidèle et prudent que son maître a établi à la tête de ses gens pour leur distribuer, en temps convenable, la nourriture ? Heureux ce serviteur-là que son maître trouvera en cette occupation quand il paraîtra ! En vérité, je vous dis qu'il le mettra à la tête de tout son avoir. Si, au contraire, ce serviteur mauvais disait en lui-même : « Mon maître met longtemps à venir », et qu'il se prît à battre ses compagnons de service et même à boire et à manger avec les ivrognes, le maître de ce serviteur surgirait un jour qu'il ne l'attendrait point, et à une heure imprévue. Il le séparerait et le mettrait au rang des hypocrites, là où il y aura pleurs et grincements de dents (le Guê-Hinnom)³ »

1. Évangile selon Iohanan dit Markos, XIII.

2. Évangile de Lucas, XII.

3. Évangile selon Lévi dit Matthia, XXIV. Les mots SEIGNEUR (κύριος) et SERVITEUR (δοῦλος) sont répétés chacun quatre fois.

Les Juifs sont des esclaves, des esclaves du péché, et il vient pour les affranchir :

« Amen, amen, quiconque fait le péché est esclave du péché. Or le serf ne demeure point toujours en la maison, mais le Fils y demeure toujours. ■ Si donc le Fils vous affranchit, vous serez vraiment libres ¹. »

XXXII. — LA PÊCHE.

Il dit aux benê-Iona, Schiméon et Andréas, qui exerçaient le métier de pêcheurs :

« Venez à ma suite et je vous ferai pêcheurs d'hommes² ! »

« Le Royaume des Cieux, dit-il encore, est semblable à un filet jeté en la mer et ramassant des captures de toutes sortes ; puis, quand il est plein, on le tire en haut sur la rive et, s'asseyant, on met ce qui est bon dans les vases et on rejette ce qui ne vaut rien³. »

XXXIII. — LE COMMERCE.

« Le Royaume des Cieux est encore semblable à un trésor enfoui dans le champ, qu'un homme y a caché après l'avoir découvert ; dans la joie de sa trouvaille, il s'en va vendre tout son avoir et achète ce champ-là⁴. » (Donnez donc tout votre bien pour acquérir le Royaume des Cieux.)

« Le Royaume des Cieux est encore semblable à un marchand, à la recherche de bonnes perles, lequel, en ayant trouvé une fort précieuse, s'en va vendre tout son avoir pour l'acquérir⁵. »

1. Évangile de Iohanane bar-Zébadya, VIII.

2. Évangile selon Lévi dit Matthia, IV.

3. 4. 5. Évangile selon Lévi dit Matthia XIII. L'image de la perle se trouve en plusieurs endroits du Talmud de Babylone (Baba mecia, folio 176, Baba bathra, folio 1230).

« Toul sopher instruit à l'endroit du Royaume des Cieux ressemble à un chef de maison qui tire de son magasin des objets nouveaux (ma doctrine) et d'anciens (la thora) ¹. »

XXXIV. — LES JEUX.

« A qui comparerai-je cette génération ? Elle est pareille aux enfants assis dans les places publiques qui se disent les uns aux autres : « Nous avons joué de la flûte et vous « n'avez point dansé ; nous vous avons joué des plaintes et « vous n'avez point lamenté ². »

Il s'agit sans doute d'un jeu consistant en un chant dialogué.

XXXV. — LES VOLEURS.

Il est le larron forçant à l'improviste les portes de la maison juive :

« Si le maître de la maison savait à quelle heure doit venir le larron, il veillerait et ne permettrait pas que sa maison fût enfoncée. Ainsi donc, vous aussi, soyez prêts, car à l'heure que vous ne pensez pas surgira le Fils de l'Homme ³ ! »

A ceux qui lui reprochent de chasser les démons par le prince des démons, il objecte :

« Comment quelqu'un pourra-t-il entrer en la maison d'un fort (Schatan) si d'abord il n'a garrollé celui-ci ? C'est alors seulement qu'il lui sera possible de piller la maison du fort ⁴. »

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, XIII.

2. Évangile selon Lévi dit Matthia, XI.

3. Évangile selon Lévi dit Matthia, XXIV.

4. Évangile selon Lévi dit Matthia, XII.

XXXVI. — LES ROIS.

« *Les rois des nations les maîtrisent, dit-il à ses disciples, et ceux qui usent sur elles d'autorité sont appelés leurs bienfaiteurs. Mais qu'il n'en soit pas ainsi entre vous. Que le plus grand soit comme le moindre et celui qui gouverne comme celui qui sert. Car quel est le plus grand, celui qui est assis à table ou celui qui sert ? N'est-ce point celui qui est à table ? Moi (qui suis à la table de Iahvé) je suis au milieu de vous comme votre serviteur¹. »*

XXXVII. — LES GUERRES INTESTINES.

Continuant, il évoque l'anarchie juive :

« *Tout royaume divisé contre lui-même sera réduit en désert et toute ville ou maison divisée contre soi-même ne subsistera point. Or, si Schatan chasse Schatan, il est divisé contre soi-même. Comment donc se tiendra son règne² ? »*

XXXVIII. — LES SUPPLICES.

« *Quiconque veut venir à moi, qu'il renonce à lui-même, charge sa croix et me suive³. »*

« *Quiconque ne charge pas sa croix et ne vient pas à ma suite ne peut être mon disciple⁴. »*

XXXIX. — LES SÉPULCRES.

Lorsqu'il se rendait au mont des Oliviers et à Béthania, il passait devant de nombreux sépulcres blanchis à la chaux. Ce spectacle lui fournit une image et une injure :

1. Évangile de Lucas, XXII.

2. Évangile selon Lévi dit Matthia, XII.

3. Évangile selon Iohanan dit Markos, VIII.

4. Évangile de Lucas, XIV.

« Malheur à vous, sophérim et pérouschim hypocrites ! parce que vous ressemblez aux sépulcres blanchis qui apparaissent blancs au dehors, mais, à l'intérieur, ils sont pleins d'ossements de morts et de toutes sortes d'impuretés ; de même vous vous montrez justes aux hommes par dehors, mais, par dedans, vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquités¹ ! »

La lumière, les ténèbres, l'éclair, le vent, l'eau, le sel, l'ivraie, le sénevé, le blé, la vigne, le figuier, les vers, le moucheron, les serpents, la colombe, la poule, les aigles, le chameau, les moutons et les loups, les porcs et les chiens, le levain, le pain, le vin dans les outres, l'homme qui construit lui-même sa demeure, qui nettoie lui-même sa coupe et son plat, l'habit qu'on rapièce, l'unique lampe et l'unique boisseau de la maison ouvrière, la pêche, le labour, la moisson, la vendange, le trésor dans le champ, le commerce des perles, les enfants qui chantonnent sur la place publique, les aveugles, les serfs, les voleurs et, à peine distincts, les rois, les croix et les sépulcres, telles sont les images qu'on rencontre dans les propos de Ieschou bar-Iossef, images juives, images paysannes, images ouvrières, qui cadrent admirablement avec ce que ses biographes nous racontent du fils du charpentier de Nazareth. Il y a là une preuve nouvelle de l'historicité des évangiles canoniques.

Presque toutes ces images sont des images visuelles et, comme les sept hallucinations du mégalothéomane présentent le même caractère, nous sommes en droit de conclure qu'il appartenait au type mnésique visuel.

Ce type implique une bonne structure de l'œil, du nerf optique, de certaines portions de la protubérance et des pédoncules, de la couche optique et des circonvolutions occipitales.

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, XXIII.

CHAPITRE IV

L'IMAGINATION CONSTRUCTIVE

I

MÉCANISME DE L'IMAGINATION CONSTRUCTIVE

Les images mnésiques subissent dans le cerveau une élaboration qui est le plus souvent inconsciente. Elles sont brisées, disloquées, séparées ; les morceaux qui ne nous intéressent point sont éliminés, c'est-à-dire oubliés ; le reste sert à agencer des images nouvelles que j'appellerai *fabriquées*. Si donc, les images fabriquées ne répondent, dans leur forme générale, à rien de réel, chacun de leurs détails est emprunté à la nature. L'homme ne crée rien, il *compose*, vérité élémentaire qu'oublie trop souvent les mathématiciens, les ingénieurs et les poètes. Les plus vertigineuses constructions des géomètres empruntent leurs éléments aux trajectoires des astres, aux cristaux, aux formes biologiques inférieures. Nos ingénieurs s'essaient péniblement à des caricatures de poissons et de volatiles antédiluviens, et les poètes édifient dans les nuages du rêve des palais sublimes qui ne tiennent debout que parce qu'ils touchent le sol. Relisons la légende d'Antée.

La fabrication des images, travail nerveux, est soumise

aux lois de la mécanique. Elle s'accompagne d'une congestion du cerveau et d'une élévation de la température de la tête, que certains écrivains ou artistes, Rousseau, Bossuet, Grétry, Schiller, Milton, Descartes, Leibnitz, Rossini, ont essayé d'obtenir artificiellement. Rien ne prouve mieux qu'elle est une des conditions physiologiques de l'imagination constructive.

L'imagination constructive existe chez certains animaux dits créateurs : le termite, la fourmi, l'abeille, la guêpe, le castor et la plupart des oiseaux.

Elle est très développée chez l'homme primitif, fécond en mythes et en légendes et, conséquence obligée de la loi de Serres, chez l'enfant, qui est un petit homme primitif. Elle apparaît, chez lui, dès l'âge de trois ou quatre ans.

« Un enfant de trois ans et demi, écrit Ribot, voit un boiteux cheminant le long d'une route. Il s'écrie : « Maman, vois le pauvre homme avec sa mauvaise jambe ! » Puis le roman commence : « Il était sur un grand cheval, il est tombé sur une grosse pierre, il a heurté sa pauvre jambe, il faudrait trouver quelque poudre pour le guérir, etc... »

« Une autre (cinq ans et neuf mois), ayant trouvé une pierre percée, inventa un conte de fées ; le trou était une belle salle habitée par des personnages brillants et mystérieux, etc.¹. »

Il est autant de types imaginatifs qu'il est de types sensoriels, de caractères, de tempéraments, de bioprotéons humains.

Les images se systématisent, s'orientent, se polarisent, suivant nos sentiments, nos besoins, nos désirs, nos desseins, nos fins dernières. « Chacun perçoit le présent, revit le passé, et envisage l'avenir, en fonction de son humeur, obéissant sans le savoir à ses prédilections et à

1. Ribot. *Essai sur l'imagination créatrice*. Paris, Alcan, 1908, p. 97.

sés goûts, arrangeant l'expérience et les choses du monde par un art involontaire dont il ignore les lois, et dont sa personnalité nous livre le secret¹. »

II

L'IMAGINATION CONSTRUCTIVE CHEZ IESCHOU BAR-IOSEF

Chez Ieschou bar-Iossef, les images gravitent autour de l'erreur primordiale. Il s'efforce de rattacher à sa filiation divine et à sa messianité le troupeau qu'il rencontre, le champ de blé ou la vigne qu'il longe, le figuier sous lequel il se repose au milieu du jour.

Elles sont vagues, du reste, ces compositions, inconsistantes et crépusculaires, sans traits pittoresques et sans couleur. Les personnages sont des ombres évanescentes, des croquis d'enfant sur un mur. Il n'est si médiocre littérateur qui voulût avoir écrit les paraboles. Qu'on lise, après la moins mauvaise², un conte d'Edgar Poe ou d'Hoffmann ! D'Holbach leur préférerait les fables de La Fontaine.

Évidemment l'homme qui les composa n'était ni un observateur, ni un penseur, tout au plus un imaginaire atteint d'asthénie.

Cette faiblesse de l'imagination créatrice chez le Fils d'Élohim concorde d'une part avec la simplicité de ses hallucinations, d'autre part avec son attitude devant ses juges. Un homme d'une imagination vive, en évoquant le supplice qui l'attendait, eût trouvé d'autres paroles.

Aussi bien l'imagination du mystique est presque tou-

1. Dugas. *L'Imagination*. Paris, Doin, 1903, p. 219.

2. Nous ne connaissons que les moins mauvaises. « Papias, écrit Eusébios, ajoute d'autres éléments qui lui seraient venus, dit-il, par une tradition orale, telles que certaines *paraboles étranges* et certains enseignements du Sauveur. » (Eusébios. *Histoire de l'Église*, III, xxxix.)

jours diffluent. Telle elle était chez Ieschou bar-Iossef, telle nous la retrouvons chez Mohammed, Jacob Boehm, Emmanuel Swedberg, et chez ces mystiques de la littérature qu'on appelle les *symbolistes* et dont toutes les créations, la Forêt, le Verger, la Ville, le Pèlerin, flottent dans le brouillard et le crépuscule.

Cette comparaison développée, que les Juifs appellent le *mashal* et que nous appelons la fable ou la parabole, ce récit énigmatique, dont le symbolisme n'exclut pas l'historicité et qui pique la curiosité sans toujours la satisfaire, est aussi vieille que le monde. Siddarthâ l'employait et l'on trouve dans des livres bouddhiques, antérieurs de plusieurs siècles au Nazaréen, des paraboles du même ton et de la même facture que celles des évangiles. Elles s'en distinguent toutefois par une richesse d'imagination vraiment aryenne. Celle de l'Incendie, au chapitre III du *Lotus de la bonne loi*, est, à ce point de vue, admirable.

On trouve également des paraboles dans les textes babyloniens¹, dans les livres des *Juges*², de *Schémoüel* et des *Rois*³, dans Ieschayahou⁴, dans Iéhézekel⁵, dans Hanôk, l'auteur favori de Ieschou bar-Iossef, dans la *Mischnâ*, les midraschim et les guémarâs. Les prédicateurs de synagogue s'en servaient constamment pour expliquer la thora. Au temps de Iossef bèn-Matthia, on en comptait quatre mille. Elles commençaient ordinairement par ces mots : « Il en est de telle chose comme de telle autre, » ou bien « A quoi cela ressemble-t-il ? »

Voici l'une des premières en date :

1. Dhorme. *Études bibliques. Choix de textes religieux assyro-babyloniens*. Paris, Gabalda, 1907, p. 398.

2. *Juges*, IX.

3. *Rois*, II, XIV.

4. Ieschayahou, V, XXVIII.

5. Iéhézekel, XVII, XXIV.

Le roi David, désirant posséder la femme d'un de ses sârs, Ouriya le Hitthite, donna l'ordre d'envoyer celui-ci, lors de la prochaine bataille, sur le front des troupes engagées et de l'abandonner aux coups de l'ennemi.

L'ordre exécuté et Ouriya mort, il prit dans son harem la femme de sa victime.

Ce qu'ayant appris, le nabi Nathan se rendit auprès du roi, et lui conta la parabole suivante :

« Dans une ville, il y avait deux hommes, l'un riche et l'autre pauvre. Le riche possédait des brebis et des chèvres, ainsi qu'un bétail fort nombreux. Mais le pauvre n'avait qu'une petite brebis, qu'il avait achetée et nourrie ; elle grandissait chez lui, tout comme ses enfants, mangeait de sa part de pain et buvait de sa coupe, et sur son sein elle dormait. Elle lui était comme une fille. Un étranger entra chez le riche, qui ne put se résoudre à prendre une tête de son troupeau pour lui faire un festin. S'emparant de la brebis du pauvre, il l'apprêta pour son hôte. »

A ce récit, David, enflammé de colère, dit à Nathan :

« Par la vie de Iahvé ! c'est un fils de mort, l'homme qui a commis cet acte ! Il paiera quatre fois la brebis, pour avoir fait pareille iniquité et s'être montré sans entrailles ! »

— « Eh bien ! c'est toi qui es cet homme ! répondit Nathan. Voici ce que te dit Iahvé, l'Élohim d'Israël :
 « Je t'ai oint roi d'Israël et t'ai sauvé de la main de
 « Schaoül. A ta disposition j'ai mis la famille de ton maître
 « et j'ai fait tomber ses femmes sur ton sein. Je t'ai
 « donné Israël et Iehouda et, si tout cela eût été trop peu,
 « j'aurais encore ajouté d'autres faveurs. Pourquoi as-tu
 « méprisé la parole de Iahvé, faisant ce qui est mal à ses
 « yeux, tuant avec l'épée Ouriya le Hitthite, pour faire
 « de sa femme ton épouse ? Tu l'as fait mourir par le glaive
 « des BénéAmmon. Désormais l'épée sera toujours sur ta

« maison ! parce que tu as méprisé ma loi et que tu as pris pour toi la femme d'Ouriya le Hitthite ¹. »

Le rabbi Iehoschoua contait aux Juifs impatients du joug romain cette autre parabole, qui se retrouve dans les œuvres de La Fontaine :

« Un lion ayant mangé gloutonnement, un os s'arrêta à son gosier. Très souffrant, il promit une grosse récompense à celui qui le lui ôterait. L'opération fut tentée et menée à bien par une grue au long cou, laquelle demanda ensuite son salaire. Mais le lion lui répondit ironiquement : « Eh quoi ! N'es-tu donc pas satisfaite d'avoir pu retirer ta tête saine et sauve d'entre les dents d'un lion ? »

« Contentez-vous donc, concluait Iehoschoua, d'être sortis des mains des Romains et sachez attendre avec plus de patience l'exécution de leurs promesses ². »

Le bon La Fontaine nous donne cette fable comme étant de lui. Nous ignorons où il l'a prise : il n'est guère probable que ce soit dans la *Guémarâ de Babylone*. Quoiqu'il en soit, ceci nous montre comment se transmettent les contes et les légendes, et doit nous faire hésiter avant d'attribuer à Ieschou bar-Iossef toutes les paraboles des évangiles.

De ce que la parabole était agréable aux sémites barbares, on ne saurait évidemment conclure que tout le monde, en Palestina, au premier siècle de l'ère vulgaire, s'amusait à en composer. Si Ieschou bar-Iossef se plut à exploiter ce genre, c'est qu'il convenait à la tournure symboliste de son esprit. C'est aussi et surtout qu'il lui permettait de donner libre cours à ses espérances sans pouvoir être inculpé de complot ou d'hérésie.

1. *Schémouël*, II, XII.

2. *Guémarâ de Babylone*, Bereschith Rabba, folio 14.

I. On lisait dans Hanôk :

« La société des élus et des saints sera semée et tous les élus se tiendront debout devant lui en ce jour ¹. »

C'est peut-être cette image qui inspira au Fils de l'Homme la parabole du Semeur :

« *Voici qu'un semeur (Ieschou) sortit pour semer. Et, comme il jetait la semence, une partie en tomba le long du chemin et les oiseaux du ciel, accourant, la mangèrent. Une autre partie tomba sur des endroits pierreux, où elle n'avait guère de terre, et soudain se leva parce qu'elle n'entraîna pas profondément en terre. Mais le soleil ayant paru, elle fut brûlée et, parce qu'elle n'avait aucune racine, se dessécha. Une troisième partie chut sur les épines, et les épines, montant, l'étouffèrent. D'autres grains tombèrent en bonne terre et rendirent du fruit, tel grain cent, tel soixante, tel trente. Qui a des oreilles pour entendre entende ! »*

Ieschou expliqua lui-même cette parabole à ses familiers :

« *Vous donc, comprenez la parabole du Semeur.*

« *A quiconque advient d'ouïr la parole du Royaume et de ne la point entendre, le Mauvais vient et ravit ce qui est semé dans son cœur; c'est celui qui a reçu la semence au près du chemin.*

« *Ce qui est semé sur les lieux pierreux, c'est l'homme qui, entendant la parole, la reçoit aussitôt joyeusement. Mais, comme il n'a point de racine en lui-même, cela n'est*

1. Alfred Loisy. *Études évangéliques*. Paris, Picard, 1902, p. 4.

Jonck. *Die Parabeln des Herrn in Evangelium*, 1904.

Lagrange. *La parabole en dehors de l'Évangile*. *Revue biblique internationale*, 1909, pp. 397-398.

2. Hanôk, LXII.

que passager, de sorte que, calamité ou persécution survenant à cause de la parole, il est aussitôt scandalisé.

« Ce qui est semé dans les épines, c'est l'homme qui écoute la parole; mais le souci de ce monde et la duperie des richesses étouffent la parole, laquelle devient infructueuse.

« Mais ce qui est semé en bonne terre, c'est celui qui écoute la parole et la comprend; il porte, lui, du fruit et produit cent, ou soixante, ou trente (disciples) ¹. »

II. Une autre fois, il se compare à un créancier qui remet les dettes (les péchés) à deux débiteurs, l'un qui lui doit beaucoup, une pécheresse, l'autre qui lui doit peu, Schiméön le parousch (pharisien).

« Un certain parousch l'ayant prié de manger avec lui, Ieschou, entrant dans la maison, se mit à table. Or il y avait dans la ville une femme pécheresse, laquelle ayant appris qu'il était à table dans la demeure du parousch, apporta un alabastré de myrrhe et, se plaçant derrière lui, près de ses pieds, toute gémissante, les arrosa de ses larmes et les essuya de ses cheveux. Elle lui baisait les pieds et les oignait de son huile parfumée.

A cette vue, le parousch, son hôte, se dit à lui-même : « S'il était nabi, certes il saurait qui est et quelle est cette femme qui le touche, et qu'elle est pécheresse. »

Ieschou lui répondit ainsi :

« Schiméön, j'ai quelque chose à te dire. »

— « Parle, rabbi. »

— « A un créancier deux débiteurs. L'un lui devait cinq cents deniers et l'autre cinquante. Et, comme ils n'avaient pas de quoi payer, à tous les deux il fit grâce. Or dis-moi lequel des deux le doit le plus aimer ? »

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, XIII.

— « *J'estime, répliqua Schiméön, que c'est celui à qui il a le plus remis.* »

— « *Tu as droitement jugé* », dit Ieschou.

Et, se tournant vers la femme, il adressa ces mots à Schiméön :

« *Vois-tu cette femme ? Je suis entré dans ta maison et tu ne m'as point donné d'eau pour mes pieds ; mais celle-ci a, de ses larmes, trempé mes pieds et les a essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as point donné de baiser ; mais elle, depuis mon entrée, n'a cessé de baiser mes pieds. D'huile tu n'as pas oint ma tête ; mais elle m'a oint les pieds de myrrhe. Aussi, je te l'assure, ses péchés qui sont nombreux lui sont-ils pardonnés, car elle a beaucoup aimé (moi). A qui il est peu remis, celui-là aime peu (moi).* »

Puis s'adressant à la femme :

« *Tes péchés te sont pardonnés !* »

Et tous les convives se mirent à dire entre eux :

« *Qui est celui-ci lequel pardonne même les péchés ?* »

Alors Ieschou dit à la femme :

« *Ta foi t'a sauvée ! Pars en paix¹ !* »

III. Il annonce en ces termes la venue prochaine du Royaume de Iahvé :

« *En une ville, il y avait un juge qui ne craignait point Élohim et ne respectait personne. Or, vivait dans le même endroit une veuve, laquelle le vint trouver avec ces mots :*

« *Fais-moi justice de ma partie adverse.* »

Mais longtemps il s'y refusa. Toutefois il dit ensuite en lui-même : « Quoi que je ne craigne pas Élohim et ne respecte personne, néanmoins, parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice, afin qu'elle ne vienne plus me rompre la tête. »

1. Évangile de Lucas, VII.

Et le Seigneur ajouta :

« Vous avez entendu le propos du juge inique. Eh bien, Élohim ne ferait-il pas justice à ses élus, lesquels crient vers lui jour et nuit, et tarderait-il à leur endroit? Je vous déclare qu'il leur fera bientôt justice. Mais quand viendra le Fils de l'Homme, trouvera-t-il la foi (en lui) sur la terre ¹? »

IV. Dans la parabole suivante, il désigne ceux qui entreront et ceux qui n'entreront pas dans le Royaume des cieux. Les premiers sont les publicains et les paillardes qui, après s'être refusé à écouter Iohanan le Baptiseur et Ieschou bar-Iossef, ont fini par devenir leurs disciples. Les seconds sont ceux qui, tout en déclarant vouloir suivre leur enseignement, n'en ont tenu aucun compte :

« Que vous semble? Un homme (Ieschou) avait deux fils. S'adressant au premier :

« Enfant, va-t'en travailler aujourd'hui en ma vigne. »

— « Je ne le veux pas! » répondit le fils.

Mais ensuite, s'étant repenti, il y alla.

Le père aborda le second, lui parla de même et celui-ci répliqua :

« Oui, maître. »

Mais il ne s'y rendit point.

Lequel des deux fit la volonté du père? »

Ils répondirent :

« Le premier. »

— « En vérité, reprit Ieschou, je vous assure que les publicains et les paillardes vous devanceront au Royaume d'Élohim. Car Iohanan (le Baptiseur) vous est venu dans le chemin de justice et vous ne l'avez point cru; mais les

1. Évangile de Lucas, XVIII.

publicains et paillardes l'ont cru; et, après avoir vu cela, vous n'en êtes pas encore à croire en lui¹. »

VI. Chez les Juifs, après la cérémonie du mariage, il était d'usage que dix jeunes filles, portant au bout d'une perche de petites lampes consistant en un vase plein d'huile, attendissent les époux devant la maison nuptiale. Cette coutume inspira à Ieschou bar-Iossef la parabole suivante :

« Le Royaume des Cieux ressemblera à dix vierges (les apôtres), lesquelles, ayant saisi les lampes, s'en allèrent au-devant de l'époux (Ieschou). Or il y en avait cinq sages et cinq folles. Les folles prirent leurs lampes sans se munir d'huile. Mais les sages avaient mis de l'huile dans leurs vases près de leurs lampes. L'époux s'attardant, toutes sommeillèrent et s'endormirent. Or, vers minuit, on entendit ce cri :

« Voici ! L'époux vient ! Sortez à sa rencontre ! »

Toutes ces vierges, se levant donc, apprêtèrent leurs lampes; et les folles dirent aux avisées :

« Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent. »

Et les avisées leur firent cette réponse :

« Non, de crainte que nous n'en ayions point assez pour nous et pour vous; mais allez plutôt vers ceux qui en vendent, et vous en achèterez. »

Mais, pendant qu'elles en allaient acheter, survint l'époux; et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces; Après quoi la porte fut fermée. Plus tard arrivèrent aussi les autres vierges, disant :

« Seigneur ! Seigneur ! Ouvre-nous ! »

Mais il leur répondit :

« En vérité, je vous déclare que je ne vous connais pas ! »

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, XXI.

Veillez donc, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure !¹ »

VI. Dans cette autre parabole, il affirme son droit de récompenser ses disciples comme il l'entend :

« Il en est du Royaume des Cieux comme d'un chef de famille (Iahvé), lequel sortit dès le point au jour, afin de louer des ouvriers (les disciples de Ieschou) pour sa vigne (la peuplade juive)². S'étant accordé avec les mercenaires, moyennant un denier par jour, il les envoya à son vignoble.

Sorti à nouveau, sur les trois heures, il en vit d'autres sans besoin sur la place publique, et il leur dit :

« Allez-vous-en aussi en ma vigne et je vous donnerai ce qui sera juste. »

Et ils s'y rendirent.

Sorti encore vers la sixième et neuvième heure, le chef de famille se comporta de même.

Vers les onze heures, il sortit et en trouva d'autres sans travail, auxquels il dit :

« Pourquoi vous tenez-vous ici tout le jour à ne rien faire ? »

— « Parce que personne, répondirent-ils, ne nous a loués. »

— « Allez-vous-en aussi, reprit-il, à ma vigne, et vous recevrez ce qui sera juste. »

Le soir venu, le maître de la vigne dit à son intendant (Ieschou) :

« Appelle les travailleurs pour leur remettre le salaire, allant des derniers venus aux premiers. »

Ceux de la onzième heure, s'étant donc approchés, reçurent chacun un denier³.

Sur quoi, ils murmurèrent contre le chef de famille, disant :

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, XXV.

2. « La vigne de Iahvé-Çébaoth, c'est la maison d'Israël. » Ieschayahou, V.

3. 0 fr. 80.

« Ces derniers-ci n'ont travaillé qu'une heure et tu les
« traites comme nous qui avons porté le faix du jour et
« le hâle ! »

Le maître répondit à l'un d'eux en ces termes :

« Compagnon, je ne te fais point de tort; n'as-tu pas
« convenu avec moi d'un denier? Prends ce qui t'appartient
« et t'en va; mais si je veux donner à ce dernier autant qu'à
« toi, ne m'est-il pas permis de faire de mes biens tel usage
« que je veux? Cela rend-il ton œil mauvais que je sois
« bon? »

*Ainsi les derniers seront les premiers et les premiers les
derniers. Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus*¹. »

Nous retrouverons dans les chapitres suivants d'autres paraboles du fils du charpentier de Nazareth. Celles qu'on peut lui attribuer en toute certitude sont d'un ignorant et d'un débile mental; elles ne présentent aucun intérêt au point de vue littéraire.

Il n'en est pas de même au point de vue psycho-patholo-

1. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, XX.

On trouve une variante de cette parabole dans la *Guémara de Babylone*, au traité des Berakhôth :

« Lorsque le rabbi Bon fut mort, le rabbi Sera s'approcha de lui et dit à l'assemblée :

« A qui faut-il comparer le rabbi Bon? A un roi qui loua beaucoup d'ouvriers pour sa vigne. Parmi ces derniers, il s'en trouva un qui surpassa les autres par son zèle et son habileté. Que fit le roi? Il le prit par la main et se promena avec lui. Le soir, le travail du jour achevé, les ouvriers vinrent pour recevoir leur salaire. Le plus habile reçut le salaire entier. Sur cela, ses compagnons s'indignèrent et commencèrent à murmurer :

« Comment, dirent-ils, nous avons travaillé toute la journée et celui-ci n'a travaillé que deux heures, et le roi lui donne le salaire entier ! »

— « Pourquoi réclamez-vous? répondit le roi. Celui-ci a plus fait en deux heures que vous pendant toute la journée. »

De même le rabbi Bon a plus fait, plus appris, en vingt-huit ans, pour la thora, qu'un autre disciple en cent ans. »

Les talmuds étant absolument indépendant des évangiles, on est en droit de penser que Ieschou bar-Iossef et les talmudistes ont puisé la parabole des vigneron à une source commune. Cette parabole ne serait donc point du Fils d'Élohim.

gique. Ces ébauches préraphaélites sont les illustrations de son délire. Toutes sont inspirées par sa passion vésanique. Non seulement il s'y met en scène, mais il y occupe toute la scène, il « tire à lui la couverture », comme on dit en argot de théâtre ; il est toujours de ces saynètes le personnage principal. Toutes ont trait à sa filiation divine, à sa messianité, au royaume qu'il se propose de fonder dans les cieux, à la personnalité nouvelle qu'il s'est construite, à ce qui est devenu sa raison d'être et sa vie.

Imprécises et flottantes, elles se dégagent comme une fumée du foyer mental où se concentrait son ardeur. Elles sont comme l'ombre d'une autre parabole, celle-là puissamment bâtie, la transformation d'un charpentier de village en souverain de la terre et du ciel.

Ce mashal essentiel survécut à tous les autres. Comme si ses facultés mnémoniques et imaginatives eussent été en quelque sorte usées par sa folie, Ieschou bar-Iossef ne conte plus de paraboles à la fin de sa carrière. Nous n'en trouvons aucune dans l'évangile de Iohanan bar-Zébadya, le biographe du déclin.

Si faible qu'elle fût, l'imagination n'en était pas moins, chez le fils du charpentier de Nazareth, la faculté prépondérante. Ainsi s'explique son goût pour la retraite et pour la solitude. « *Loin de la foule* », dans un « *lieu désert* », dans le silence de la nuit, dans le silence des montagnes, il édifiait, avec amour, son royaume illusoire ; il jouait dans l'intimité de sa conscience son rôle de roi et de Dieu, il se livrait à la contemplation de son œuvre et à l'adoration de lui-même.

C'est assurément dans la solitude qu'il passa la plus grande partie des trente années qui précédèrent son entrée en scène. Cette période de « *vie ignorée* », de « *vie cachée en Dieu* » nous est signalée chez tous les mystiques, par exemple chez ce Francesco Mariconi qui, dès l'âge de

douze ans, se retirait dans la solitude, pour s'y livrer à la contemplation des choses célestes, et que nous retrouvons plus tard sur les flancs escarpés du mont Arverne.

« Les évangélistes, écrit Hollard, nous montrent Jésus recherchant la retraite, après même qu'il est apparu publiquement au peuple. Il y passe quarante jours après son baptême et, bien souvent, nous le voyons se dérober à la foule, à ses disciples même et passer en quelque lieu écarté, parfois dans la solitude de quelque montagne, la nuit entière. Ne devons-nous pas supposer que ce besoin de profond recueillement, qui le poursuivait au sein même de sa tâche, était loin d'être nouveau pour lui et que, pour rechercher encore aussi assidûment la retraite, il fallait que dès longtemps il en connût la douceur et la force ¹. »

Les passages suivants sont, à ce point de vue, caractéristiques :

« *Au matin, quand il faisait encore nuit, il se leva, sortit et se rendit dans un lieu désert, où il pria. Schiméön et ses compagnons coururent après lui et, quand ils l'eurent trouvé, lui dirent :*

« *Tous te cherchent* ². »

« *En ces jours-là, il advint que Ieschou se rendit sur une montagne pour prier, et y passa la nuit en oraisons* ³. »

Il priait, autrement dit il parlait à Iahvé son père, il l'imaginait dans la gloire du soleil, sur le trône splendide d'où il comptait lui-même juger le monde un jour. Que dis-je ? Il l'y voyait, il s'y voyait avec lui. Il entendait la voix divine répondre à sa propre voix. Nul doute que beaucoup de ces oraisons nocturnes n'aient commencé par des rêveries et fini par des hallucinations.

1. Hollard. *Essai sur le caractère de Jésus*. Paris, Meyrueis, 1865, p. 69.

2. *Évangile selon Iohanan dit Markos*, VI.

3. *Évangile de Lucas*, VI.

CHAPITRE V

LE RAISONNEMENT

I

LE MÉCANISME DU RAISONNEMENT

On appelle *jugement* la constatation de l'association momentanément indissoluble de deux idées. C'est ainsi que l'association suivante, créée par l'étude de la zoologie :

baleine-mammifère,

se traduira par ce jugement :

La baleine est un mammifère.

De même le *raisonnement* est l'expression de l'association momentanément indissoluble de trois images.

Par exemple l'association :

mammifère-viviparité-baleine.

se traduira par le syllogisme suivant :

Les mammifères sont vivipares (majeure)

Or la baleine est un mammifère (mineure)
Donc la baleine est vivipare (conclusion).

On voit que le syllogisme a pour résultat d'éliminer une des trois idées qui le constituent, de substituer un binome au trinome mental. L'adjonction d'un nouveau terme à ce binome fournira matière à un nouveau syllogisme. Ainsi se construisent, maillon par maillon, les raisonnements scientifiques; ainsi deux idées, deux objets, qui, au premier abord, paraissaient complètement étrangers l'un à l'autre, peuvent être rapprochés et associés. Ces associations ont lieu entre images visuelles chez les visuels, entre images verbales chez les auditifs, entre images kinesthésiques verbales chez les moteurs.

En résumé, comme l'ont bien vu Hobbes, Berkeley, Hartley, Hume et Stuart Mill, la vie mentale tout entière se réduit à des associations d'images et d'idées.

II

LE RAISONNEMENT CHEZ LES PARANOÏAQUES

Qu'entend-on par bien raisonner? C'est avoir en soi les images exactes des objets extérieurs et associer ces images comme les objets le sont dans la nature. C'est photographier la nature, rien de plus. Pour obtenir de bonnes épreuves, il faut avoir un objectif et une plaque qui ne déforment point les objets et ne modifient point leurs rapports, un système nerveux bien construit, suffisamment consistant et stable, un encéphale sain et sûr.

Tout arriéré, tout asymétrique, tout cicatriciel du cerveau, tout dégénéré mental, tout paranoïaque ne peut que sentir et que raisonner faux, si les associations syllogisti-

ques ont pour théâtre la portion de son cerveau qui est altérée. Dans le cas contraire, il pourra donner l'illusion de la santé cérébrale.

Un des disciples d'Esquirol lui disait un jour :

« Maître, indiquez-moi donc un critérium sûr pour distinguer la raison de la folie. »

Le lendemain, Esquirol réunissait à la table son disciple et deux personnages, l'un parfaitement correct dans sa tenue et dans son langage, l'autre exubérant, plein de lui-même et de son avenir.

En prenant congé, le disciple rappela au maître la question posée :

« Prononcez vous-même, lui dit Esquirol, vous venez de dîner avec un fou et avec un sage. »

— « Oh ! le problème n'est point difficile à résoudre. Le sage, c'est cet homme si distingué, si accompli ; quant à l'autre, quel étourdi, quel casse-tête ! Il est vraiment à enfermer. »

— « Eh bien ! lui dit Esquirol, vous êtes dans l'erreur. Celui qui vous prenez pour un sage se croit Dieu ; il met dans son attitude la réserve et la dignité qui conviennent à son rôle ; c'est un pensionnaire de Charenton. Quant à ce jeune homme que vous prenez pour un fou, c'est un de nos bons littérateurs, c'est M. Honoré de Balzac. »

« Malaguti, doyen de la faculté des sciences de Rennes, visitant un jour l'asile de Quimper en compagnie du docteur Baume, s'étonnait de l'ordre qui régnait parmi les aliénés.

« Nous ne nous bornons pas, lui dit Baume, à leur apprendre à marcher en rang. Nous en préparons parfois au baccalauréat ès sciences, et nous trouvons en France une faculté assez aimable pour les recevoir.

— « Vraiment ! Et quelle est cette faculté ? »

— « Celle qui a pour doyen M. Malaguti à Rennes¹. »

L'aliéniste Delasiauve, médecin de Bicêtre, ayant eu un jour pour voisine de table une dame atteinte de folie systématisée, ne se douta point qu'il s'entretenait avec une folle, et ne put qu'admirer « les lueurs d'une vive intelligence et le témoignage d'une éducation distinguée ». Lui-même raconta plus tard sa mésaventure².

Ce sont surtout les paranoïaques qui donnent lieu à de pareilles illusions. En effet ces malades, qui conservent, dit Guislain, « le masque et le geste de l'homme normal », peuvent raisonner assez correctement pour embarrasser leurs adversaires. « Chez eux, écrit Renaudin, le raisonnement l'emporte sur la raison³. »

Le paranoïaque saura apprécier la condition, le caractère, les qualités et les défauts des personnes avec lesquelles il se trouvera en rapport ; il pourra s'occuper de ses intérêts, discuter les événements d'une façon méthodique et suivie, répondre avec précision, voire avec à-propos, aux questions qui lui seront posées, ne pas manquer aux convenances sociales, paraître en un mot sain d'esprit, tant qu'on ne pénétrera point dans le cercle de son délire. La plupart des affaires de séquestration dites arbitraires concernent des « fous partiels ».

I. Un ecclésiastique était convaincu que les maux de l'humanité sont dus à l'usage des pommes ; il voulait que les évêques ordonnassent par mandement la destruction des pommiers. Il n'en passait pas moins pour un excellent prédicateur⁴.

1. Baume. *Quelques matériaux apportés à la médecine légale des aliénés*. Annales médico-psychologiques, 1881, t. VI.

2. Delasiauve, in *Journal de médecine mentale*, 1861, p. 360.

3. Renaudin. *Étude médico-psychologique sur l'aliénation mentale*. Paris, Baillièrre, 1854.

4. Billod. *Des maladies mentales et nerveuses*. Paris, Masson, 1880, t. I, p. 429.

II. Un capitaine, atteint du délire chronique de la persécution, communiqua à la Chambre des pairs un mémoire très remarquable sur les fortifications¹.

III. « Je me rappelle, écrit Guislain, une dame qui était un vrai tourment pour moi, comme pour toutes les personnes de l'établissement... Toutes ses réponses étaient passées au creuset de l'analyse, et cela avec une profondeur de vue qui étonnait tout le monde². »

A vrai dire, la plupart des psychiatres, frappés de la différence qui existe, au point de vue des facultés syllogistiques, entre le commun des fous et les paranoïaques, ont tendance à s'exagérer le rationalisme de ces derniers.

A une époque où tant de gens réputés sains déraisonnent, ces aliénés ne sauraient avoir conservé le monopole du raisonnement correct.

La vérité est qu'on constate ordinairement chez eux, lorsqu'ils pensent par eux-mêmes, une logique louche et boiteuse, résultant de leur interprétation fautive et unilatérale des phénomènes³.

III

LE RAISONNEMENT CHEZ IESCHOU BAR-IOSEF

En ce qui concerne Ieschou bar-Iossef, il n'existe point un seul exemple de raisonnement correct dans ses discours. C'est que tous ont trait à lui-même et à sa mission. D'ordinaire il procède par sentences, par aphorismes, par

1. Brierre de Boismont. *De l'interdiction des aliénés*. Annales médico-psychologiques, 1852, p. 417.

2. Guislain. *Traité théorique et pratique des maladies mentales*. Gand, 1852.

3. Serge Soukhanoff. *Raisonnement pathologique et psychoses raisonnantes*. Journal de psychologie normale et pathologique, 1909.

affirmations. Lorsqu'il s'abaisse à argumenter, il le fait à la façon des talmudistes qui, dans l'art de l'ergo-glu, sont vraiment incomparables.

Ernest Renan, lui-même, est obligé de convenir que son héros est un mauvais logicien :

« Ses raisonnements étaient souvent subtils — la simplicité d'esprit et la subtilité se touchent ; quand le simple veut raisonner, il est toujours un peu sophiste — ; on peut trouver que quelquefois il recherche les malentendus et les prolonge à dessein (Jean, ch. VIII) ; son argumentation est très faible¹. »

Ernest Renan a toujours besoin d'être traduit en franchise : « Jésus raisonne mal et se plaît dans l'équivoque », voilà ce qu'il pensait et qu'il n'osait dire.

Ce goût de l'équivoque, je l'étudierai plus loin. Quant aux raisonnements du Fils de l'Homme, je vais les disséquer sous les yeux du lecteur.

I. Un jour qu'il discourait dans le parvis du temple, les Juifs se mirent à lui jeter des pierres :

« *Nous te lapidons, lui criaient-ils, parce que toi, étant homme, tu te fais fils d'Élohim!* »

— « *N'est-il pas écrit dans votre thora, dit Ieschou : « Moi je dis : « Vous êtes des élohim². » Si elle a nommé ceux-là élohim à qui la parole d'Élohim s'adressait et si l'Écriture ne peut être enfreinte, moi, que le Père a consacré et envoyé dans le monde, comment affirmez-vous que je blasphème quand je dis : « Je suis Fils d'Élohim² ».*

Voici le raisonnement :

MAJEURE : La thora, qui est essentiellement véridique,

1. Ernest Renan. *Vie de Jésus*. Paris, Michel Lévy, 1867, p. 345.

2. « Je pensais : « Vous êtes tous des élohim et les fils du Très-Haut », Psaume LXXXII.

appelle élohim (dieux) ceux à qui s'adresse la parole de Iahvé.

MINEURE : Or Iahvé a fait plus que m'adresser la parole, il m'a consacré et envoyé dans le monde.

CONCLUSION : Donc je suis dieu et puis me dire Fils d'Élohim.

Ce raisonnement, qui est en relation étroite avec le délire du mégalothéomane, pèche par la majeure et par la mineure. En effet :

- 1° Iahvé est une création de l'imagination juive ;
- 2° Ieschou bar-Iossef, qui entendait la voix de Iahvé et se croyait consacré et envoyé par lui, était un fou halluciné ;
- 3° Loin d'être essentiellement véridique, la thora fourmille d'erreurs évidentes ;
- 4° Le passage auquel Ieschou bar-Iossef fait allusion n'a point trait seulement à ceux des Juifs à qui Iahvé adresse la parole, mais à tous les Juifs.

II. Comme il se disait La Lumière du monde, les pérouchim lui objectèrent :

« Tu te rends témoignage à toi-même ; ton témoignage n'est pas digne de foi. »

— « Encore, reprit Ieschou, que je me rende témoignage à moi-même, mon témoignage est digne de foi, car je sais d'où je suis venu et où je vais ; mais vous, vous ne savez d'où je viens et où je vais. Vous jugez selon la chair. Moi je ne juge personne. Que si même je juge, mon jugement est droil, car je ne suis pas seul, mais il y a moi et le Père qui m'a envoyé, et dans votre thora il est écrit que le témoignage de deux hommes est valable. C'est moi qui vous témoigne sur moi-même ; mais il témoigne aussi, le Père qui m'a envoyé¹. »

1. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, VIII.

Il y a dans ce passage :

1° Une simple affirmation. « *Mon témoignage est digne de foi ;* »

2° Le raisonnement suivant :

MAJEURE : D'après la thora, le témoignage de deux hommes est valable.

MINEURE : Or nous sommes deux à affirmer ma mission, Iahvé¹ et moi.

CONCLUSION : Donc ma mission est réelle.

Ce raisonnement pêche en ce que :

1° Iahvé est une création de l'imagination juive ;

2° La règle de la thora s'applique aux hommes et non aux dieux.

III. Aux prétentions messianiques du fils du charpentier de Nazareth sophérim et péruschim objectaient que le Maschiah devait être un descendant de David. Tel n'était point l'avis de Ieschou bar-Iossef :

« *David lui-même a dit dans la Rouah : « Le Seigneur a dit à mon seigneur : « Sieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour escabeau à tes pieds. »*

David donc lui-même l'appelle seigneur. Comment alors est-il son fils² ? »

Autrement dit :

MAJEURE (non articulée par le théomane) : Un père ne donne pas le titre de seigneur à son fils.

1. On voit combien l'idée que Ieschou bar-Iossef se faisait de Iahvé était anthropomorphique.

2. *Évangile selon Iohanan dit Markos, XII.*

MINEURE : Or David appelle le Maschiah « seigneur ».

CONCLUSION : Donc le Maschiah n'est point le fils de David.

Ce raisonnement pêche par la majeure et par la mineure. En effet :

1° Le psaume en question n'est pas de David, mais d'un poète mystique de son entourage ;

2° Le personnage que ce poète appelle « Seigneur » (en hébreu Adonai) n'est point David, mais le dieu Iahvé.

3° Le personnage qu'il désigne par l'expression « mon seigneur » n'est point le Maschiah, mais le roi David.

IV. « *Les sophérim, descendus de Hiérusalem, s'écriaient : « Il est possédé de Baal-Zéboub et expulse les démons par le prince des démons ! »*

Mais Ieschou, les ayant interpellés, leur dit en parabole :

« Comment Schatan peut-il jeter Schatan dehors ? Car si un royaume est divisé contre lui-même, ce royaume ne saurait subsister ; et, si une maison est divisée contre elle-même, cette maison ne peut se soutenir. Pareillement si Schatan se dresse contre soi-même et se divise, il ne peut subsister, mais c'est la fin¹. »

Autrement dit :

MAJEURE : Une société ne peut subsister si ses membres se font la guerre.

MINEURE (non articulée par le théomane) : Or la société des démons existe.

CONCLUSION : Donc ce n'est point par un démon que je chasse les démons.

1. *Évangile selon Iohanan dit Markos, II.*

Ce raisonnement pêche par la mineure. En effet, les démons sont une création de l'imagination humaine.

V. Ieschou bar-Iossef continue en ces termes :

« Mais, si c'est par le doigt d'Élohim que je chasse les démons, c'est donc que le Royaume d'Élohim vous est venu. Quand un homme bien armé garde sa demeure, ses biens sont en sûreté ; mais, s'il survient un plus fort qui le surmonte, celui-ci lui ôte toutes ses armes, dans lesquelles il se confiait et partage ses dépouilles¹. »

Autrement dit :

MAJEURE : Si un homme triomphe de son ennemi, il le désarme et partage ses biens entre ses fidèles.

MINEURE : Or, par moi, Élohim a vaincu Schatan.

CONCLUSION : Donc Élohim partagera entre mes fidèles le royaume de Schatan devenu son royaume.

Ce raisonnement pêche par la mineure. En effet :

1° Iahvé et Schatan sont des créations de l'imagination juive ;

2° La victoire de Iahvé sur Schatan, obtenue grâce à l'intervention de Ieschou bar-Iossef, est une conception délirante du mégalothéomane.

VI. Comme on lui reprochait de violer le Schabbath, il répond :

« Le Schabbath est fait pour l'Homme (qui est au ciel : Iahvé²) et non l'Homme pour le Schabbath. Donc le Fils

1. Évangile de Lucas, XI.
Voir page 204.

de l'Homme (qui est au ciel) est aussi maître du Schabbath¹. »

Autrement dit :

MAJEURE : Le Schabbath a été institué pour honorer Iahvé.

MINEURE : Or je me confonds avec Iahvé (mineure, non articulée ici, mais articulée ailleurs : « *Moi et le Père nous sommes un² »*).

CONCLUSION : Donc je suis maître du Schabbath.

Ce raisonnement pêche par la majeure et par la mineure.

En effet :

- 1° Iahvé est une création de l'imagination juive;
- 2° L'identité de Iahvé et de Ieschou bar-Iossef est une conception délirante.

VII. « *La fête étant déjà demi-passée, Ieschou monta vers le temple, où il se mit à enseigner, ce dont les Juifs s'émerveillaient ainsi :*

« *Comment celui-ci sait-il les Écritures, ne les ayant point apprises ? »*

Ieschou leur fit cette réponse :

« *Mon enseignement n'est pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire la volonté de ce dernier, il reconnaîtra, au sujet de l'enseignement, s'il vient d'Élohim ou si je parle d'après moi-même. Qui parle d'après lui-même cherche sa propre gloire ; mais qui poursuit la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est véridique et non dans l'iniquité. »*

Voici, semble-t-il, le raisonnement :

1. Évangile selon Iohanan, dit Markos, II.
2. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, X.

MAJEURE : Qui parle d'après Iahvé est véridique.

MINEURE (non articulée par le théomane) : Or, puisque je sais les Écritures sans les avoir apprises, c'est que je parle d'après Iahvé.

CONCLUSION : Donc je suis véridique, et il faut me croire quand je me dis le fils et l'envoyé de Iahvé.

Ce raisonnement pêche par la majeure et par la mineure. En effet :

- 1° Iahvé est une création de l'imagination juive ;
- 2° Ieschou bar-Iossef n'était pas allé à l'école des rabbis, mais il avait lu les Écritures.

VIII. « *Ne vend-on pas deux passereaux un petit as ? Néanmoins aucun d'eux ne tombera à terre sans la permission de votre Père. Les cheveux même de votre tête sont tous comptés ; ne craignez donc point, vous valez mieux que beaucoup de passereaux*¹. »

Voici le raisonnement :

MAJEURE (non articulée par le théomane) : Vous valez plus que des passereaux.

MINEURE : Or Iahvé protège les passereaux.

CONCLUSION : Donc il vous protégera.

Ce raisonnement est complètement faux. En effet :

- 1° Iahvé est une création de l'imagination juive ;
- 2° En admettant qu'il existe, il n'est pas certain qu'il protège les passereaux ;
- 3° Les protégerait-il, qu'on n'en saurait conclure qu'il protège les disciples de Ieschou bar-Iossef.

¹ Évangile selon Lévi dit Matthia, X.

IX. Le fils d'Élohim démontre de la manière suivante la réalité de la résurrection :

« A l'endroit des morts qui doivent ressusciter, n'avez-vous point lu dans le Livre de Mosché. comment Élohim lui parla au buisson, disant : « Je suis l'Élohim d'Abraham et l'Élohim d'Icehak et l'Élohim de Iaäkob ». Or, il n'est pas l'Élohim des morts, mais des vivants. Vous errez donc grandement. »

Autrement dit :

MAJEURE : Élohim est le dieu des vivants.

MINEURE : Or Élohim dit de lui-même : « Je suis l'Élohim d'Abraham, d'Icehak et de Iaäkob. »

CONCLUSION (non articulée par le théomane) : Donc Abraham, Icehak et Iaäkob sont vivants, c'est-à-dire ressuscités.

Ce raisonnement pêche par la majeure et par la mineure. En effet :

- 1° Iahvé est une création de l'imagination juive ;
- 2° En admettant qu'il existe, il n'est pas certain qu'il soit le dieu des vivants ;
- 3° En admettant qu'il existe, il n'est pas certain qu'il ait prononcé la phrase que l'écrivain biblique lui attribue. Majeure et mineure n'ont d'autre appui que la lettre de la Bible.

On voit qu'il y a loin des raisonnements de Ieschou bar-Iossef à ceux d'un Bertrand ou d'un Poincaré. Sept fois sur sept Ieschou part de prémisses fausses, à lui transmises par suggestion ou engendrées par son délire.

Que des pêcheurs du lac de Tibérias, que des montagnards galiléens, que ces théologiens juifs qui nous ont

laissé, dans les talmuds, un monument de méticuleuse absurdité¹, aient pu se contenter de raisonnements pareils, il n'y a point là de quoi nous surprendre. Mais qu'un des guides de notre jeunesse, que M. Wilfred Monod, pour ne point le nommer, vienne nous parler, après cela, de « l'imperturbable bon sens du Maître² », il y aurait de quoi désespérer de l'avenir de notre pays, si nous ne savions qu'il renferme, au-dessous de l'enseignement supérieur et de l'enseignement secondaire, dans les obscures profondeurs de ses écoles communales, de ses écoles techniques et de ses ateliers, une formidable réserve « d'imperturbable bon sens » et de farouche énergie !

Sur ces neuf raisonnements du mégalothéomane, trois sont complets, c'est-à-dire contiennent les trois termes du syllogisme : la majeure, la mineure et la conclusion.

Les six autres sont incomplets. La majeure manque dans le troisième et le huitième ; la mineure dans le quatrième, le sixième et le septième ; la conclusion dans le neuvième. Or le raisonnement par *enthymème*, c'est-à-dire par omission d'un des termes du syllogisme, est constant chez l'aliéné. Les évangélistes ignoraient évidemment cette particularité. Ils n'en ont pas moins fait raisonner par enthymème le fils du charpentier de Nazareth. C'est là une nouvelle preuve de l'historicité de leurs biographies.

D'ailleurs Ieschou bar-Iossef ne se servait du raisonnement que pour convaincre, et non pour atteindre à la vérité.

Qu'il eût une mission divine à accomplir, qu'il fût La Lumière du monde, le Fils de Iahvé, le Maschiah, le vainqueur des démons, le maître du Schabbath, que Iahvé protégeât

1. Dans la Revue sémitique, Halévy appelle Ieschou bar-Iossef « la plus forte tête rationaliste de l'époque ». On peut, par là, juger des autres (*Encore l'expression Fils de l'Homme*, 1903, p. 124).

2. Wilfred Monod. *Morales et religions*. Paris, Alcan, 1909, p. 125.

ses disciples d'une façon particulière et qu'ils dussent ressusciter pour le Royaume des cieux, c'était, pour lui, l'évidence même.

Ses raisonnements n'étaient donc que des *raisonnements de justification*.

Les paranoïaques ne sont point les seuls à raisonner de cette manière. Le mot de Nicole est toujours vrai : « Ce n'est pas la raison qui se sert des passions, mais les passions qui se servent de la raison pour arriver à leurs fins. » C'est sur le raisonnement de justification que la société actuelle est fondée; c'est grâce à lui qu'elle se défend.

Songe-t-on à ce qui arriverait si tout le monde se mettait à raisonner d'une façon correcte. Songe-t-on à quels catastrophes nous assisterions, à quels effroyables cataclysmes ! Ce n'est point Atlas qui soutient le monde, c'est le crocodile de Chrysippos et, s'il venait à oublier sa fonction, le formidable échafaudage de diallèles et de paralogismes qui constitue le « bon ordre des choses » s'écroulerait, écrasant tout. Aussi les gens qui observent les règles de la logique sont-ils appelés, à juste titre, « les ennemis de la société ».

CHAPITRE VI

LES ACCÈS INTELLECTUELS

I

LE MÉCANISME DES ACCÈS INTELLECTUELS

Les phénomènes de court-circuit auxquels sont constamment exposés, par suite de l'hypercontractilité de leurs neurones, les dégénérés mentaux, portent parfois sur les neurones mnésiques. Il en résulte une illumination intense des clichés qu'ils contiennent. Les archives cérébrales s'éclairent jusqu'aux caves de la subconscience, où dorment des dossiers que l'archiviste ne connaît point. Les courants nerveux augmentent d'intensité et de vitesse en certaines régions du cerveau; des décharges éclatent entre des points de l'écorce qui, à l'état normal, ne sont point en relation les uns avec les autres. De là des rapprochements imprévus, des idées neuves, des saillies, des mots d'esprit, de la verve, de l'éloquence, parfois des coups de génie. « Ces illuminations soudaines et maladives » qui, selon Descuret, « ne manquent pas de s'éteindre avec le retour à la santé¹ », sont désignées indifféremment sous les noms d'*hypermnésie*, d'*inspiration*, d'*enthousiasme*, de *transe* ou de *délire prophétique*.

1. Descuret. *La médecine des passions*. Paris, Béchet, 1841, p. 75.

Bien que l'association des représentations, l'imagination constructive et le raisonnement soient intéressés dans ce phénomène tout autant que la mémoire, j'emploierai le mot *hypermnésie*, parce que le souvenir est la base de toute l'activité intellectuelle.

L'hypermnésie s'accompagne d'une congestion cérébrale, qui se traduit par l'élévation de la température de la tête et l'éclat des yeux.

Le *court-circuit* qui la provoque a pour condition un phénomène de *circuit interrompu*. Il n'est point d'hypermnésie sans amnésie, sans obtusion momentanée des images et des idées qui constituent la personnalité normale. Aussi le sujet paraît-il changé, hors de lui-même, égaré, absent, transporté. Un phénomène analogue se produit chez le vieillard. A mesure que, chez lui, s'effacent, par suite de l'altération des neurones mnésiques superficiels, les souvenirs récents, on voit reparaître ceux du premier âge, qu'on croyait à jamais perdus. De même, dans l'affichage électrique, l'extinction de certaines lettres entraîne l'illumination des autres.

L'hypermnésie peut être obtenue à l'aide de l'alcool, de l'éther, du chloroforme, de la morphine, du haschich, qui provoquent la contraction d'un certain nombre de neurones et, à haute dose, la dissociation complète de la colonie corticale : le sopor anesthésique. Elle se produit, chez les noyés et les mourants, sous l'influence de l'auto-intoxication carbonique : les noyés voient se déployer en eux comme un panorama de leur existence. Certaines toxines microbiennes ont la même action.

Quant aux hypermnésies dites spontanées, elles sont dues également à une auto-intoxication, au passage dans le sang des poisons cellulaires. Certains de ces poisons émanent des glandes sexuelles. On observe, en effet, au moment de la puberté, des accès d'exaltation intellectuelle

qui se traduisent par des rêveries intenses, des propos exubérants, des productions poétiques. Chez l'adulte même, ces sortes d'accès sont le plus souvent d'origine sexuelle.

II

LES ACCÈS INTELLECTUELS DANS LA FOLIE

I

Les accès intellectuels dans les diverses vésanies.

L'hypermnésie se rencontre dans la folie alcoolique, la manie, la folie circulaire, les folies systématisées.

I. « Je m'arrêtois quelquefois avec plaisir, écrit Philippe Pinel, auprès de la loge d'un homme de lettres qui, pendant son accès, discourait sur les événemens de la révolution avec toute la force, la dignité et la pureté du langage qu'on auroit pu attendre de l'homme le plus profondément conscient et du jugement le plus sain. Dans tout autre temps, ce n'étoit plus qu'un homme très-ordinaire¹. »

II. Un malade d'Esquirol déclarait, après sa guérison :

« Mon imagination étoit si vive et si active que tous les objets venaient s'y peindre ou plutôt s'y graver en caractères de feu². »

III. Un autre aliéné disoit à François Leuret, qui le croyoit en convalescence :

« Je ne suis pas tout à fait guéri ; j'ai encore trop d'esprit pour cela. Quand je me porte bien, il me faut huit jours pour écrire une lettre. Dans mon état naturel, je suis bête ; attendez que je le redevienne. »

1. Philippe Pinel. *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale* Paris, Richard, an IX, p. 27.

2. François Leuret. *Fragments psychologiques sur la folie*. Paris, Crochard, 1834, pp. 287, 297.

« Il m'est arrivé plusieurs fois, ajoute cet aliéniste, de prendre une idée trop favorable de la capacité intellectuelle de quelques personnes, lorsque je n'avais pour les juger que la connaissance de ce qu'elles faisaient pendant leurs accès de manie... Tel malade qui m'avait frappé par ses discours et ses saillies n'était plus, après sa guérison, qu'un homme très ordinaire et bien au-dessous de l'opinion que j'avais conçue de lui ¹. »

Marcé esquisse la théorie du phénomène :

« Chez les sujets dont la surexcitation intellectuelle, au lieu d'être diffuse et de s'éparpiller sur une foule d'objets, se groupe autour d'une passion ou d'une idée prédominante, il peut arriver que le style s'élève à un éclat inaccoutumé, que les pensées, que les sentiments soient exprimés avec un entraînement, une éloquence que ne comporte pas le niveau intellectuel des malades, et qui s'évanouissent dès que la convalescence devient complète ². »

Un poète, Charles Nodier, était encore plus près de la vérité. « Les rayons si divergents et si éparpillés de l'intelligence malade, écrit-il, se resserrent tout à coup en faisceau comme ceux du soleil sur une lentille, et prêtent alors au discours du pauvre aliéné tant d'éclat, qu'il est permis de douter s'il a jamais été plus savant, plus clair et plus persuasif dans l'entière jouissance de sa raison ³. »

IV. Un aliéné nommé Larcé, ancien berger, composa une *Théorie des inductions* qui commence ainsi :

« Tout corps qui se meut dans un lieu quelconque le déplace en vertu de l'impénétrabilité de la matière... L'infini lui-même a deux limites : l'infiniment petit, absolu comme point de dé-

1. François Leuret, *Fragments psychologiques sur la folie*. Paris, Crochard, 1834, pp. 287, 297.

2. Marcé, *De la valeur des écrits des aliénés*. Paris, Baillièrre, 1864, p. 13.

3. Charles Nodier, *Les bas bleus*. 1846, p. 217.

part, comme premier terme activo-négatif d'une progression croissante, qui conduit à la seconde limite de l'infini : l'infiniment grand, toujours relatif, parce qu'on peut toujours y ajouter un terme, c'est-à-dire qu'il est susceptible d'un x non déterminable quant au nombre de fois qu'il peut être ajouté¹. »

V. Un maniaque, étudié par Sentoux, composa les strophes suivantes à l'occasion de la fondation, par Buonaparte III, de l'Orphelinat du Prince Impérial :

« Malheur à l'enfant de la rue !
 Il boit plus de pleurs que de lait.
 Le froid mord son épaule nue
 Et toute grâce est disparue
 De son front au pâle reflet.

.
 Il grandit comme un ver dans l'ombre
 Et, serpent au soleil d'été,
 Il se glisse et se mêle au nombre
 Des hydres dont la haine sombre
 Envenime chaque cité.

.
 Aussi plus de jeunesse oisive et vagabonde,
 C'est vers un atelier qu'il prendra son essor,
 Et celui qui rampait comme un reptile immonde
 Ira porter son miel à la ruche du monde,
 Utile abeille aux ailes d'or !

.
 Quel sage bienfaiteur, quel Lycurgue intrépide,
 Réchauffant dans son sein la vile chrysalide,
 Ouvre le ciel à qui vivait dans le limon
 Et réalise ainsi la sublime chimère
 D'inspirer de l'amour à qui n'a pas de mère
 Le culte de l'honneur à qui n'a pas de nom ? »

Il n'y a rien, dans les évangiles, qui approche de ces derniers vers.

1. Régis. *Les aliénés peints par eux-mêmes*. L'encéphale.

II

Les accès intellectuels dans les paranoïas.

VI. X..., âgé de trente ans, entre à Saint-Anne pour délire ambitieux avec excitation maniaque.

Ce malade, qui n'avait reçu qu'une instruction rudimentaire, se met à écrire, sous l'empire de sa psychose, des lettres, des mémoires et des poésies.

« Le fait le plus remarquable sous ce rapport, écrit Régis, est le suivant : Quelques jours après son entrée à l'asile, le malade s'est mis à écrire l'histoire entière du siège de Paris pendant la dernière guerre, ainsi que celle de la Commune. Aucun fait n'y manque, les moindres détails, anecdotiques ou techniques, les noms des officiers ou des soldats qui se sont distingués ou ont été tués dans telle ou telle affaire, le nombre des troupes engagées dans telle autre, les forces respectives des combattants, les citations de proclamations, rien ne manque dans cet ouvrage que l'auteur intitule : *Mémoires d'un vrai Parisien*. Or, pour écrire cette histoire si précise, si exacte jusque dans ses moindres détails, le malade n'a eu en main aucun livre, aucun document, ainsi que j'ai pu m'en assurer. Tout a été écrit de mémoire¹. »

VII. Un autre paranoïaque composa ces vers qui ont le charme enveloppant d'un tableau de Millet :

« Le soleil est couché. Partout dans la campagne
 Les villageois nombreux suspendent leurs travaux ;
 Le bétail, à pas lents, descend dans la montagne ;
 La diligence passe au grand trot des chevaux.
 Le ciel est pur, l'air est tranquille ;
 Les oiseaux gazouilleurs sont retournés aux bois ;
 Dans le lointain fume la ville ;
 La nature d'un ton baisse sa grande voix. »

1. Régis. *Les aliénés peints par eux-mêmes*. L'Encéphale, 1882, p. 548.

VIII. Un mégalomane de l'asile de Sienne composa une poésie intitulée *La nuit orageuse*, où l'on trouve ce passage : « O nuit ! l'Éternel ne t'a point créée pour les paisibles repos, pour les soupirs et les ravissantes causeries de deux âmes amoureuses, qui, errant entre ciel et terre, s'épanouissent dans une douce volupté comme la fleur modeste qui répand dans l'ombre ses parfums suaves¹ ! »

III

Les accès intellectuels chez les fous mystiques.

Chez les mystiques, les neurones qui résistent le mieux aux causes tétanogènes et demeurent en expansion au milieu des autres cellules contractées, sont naturellement les plus actifs, les mieux entraînés, les mieux frayés par le courant nerveux, c'est-à-dire ceux où sont enregistrées les images et les idées religieuses. Aussi, dans la théomanie, l'accès d'excitation prend-il, à juste titre, le nom *d'enthousiasme* ou de *délire* ou de *fureur prophétique*.

IX. Le mystique Thomas de Villeneuve présentait des hallucinations visuelles, des hallucinations auditives verbales et des extases avec transfiguration. Immédiatement après ses extases, il parlait avec une telle éloquence que prêtres et laïques accouraient pour l'entendre².

X. La prophétesse cévenole Isabeau Vincent avait des accès de somnambulisme pendant lesquels elle récitait de longs fragments de la Bible, improvisait des prières et prêchait avec éloquence³. « Je croyais, dit l'avocat Gerlan, entendre parler quelque ange⁴. »

1. Lombroso. *L'homme de génie*. Paris, Alcan, 1889, p. 243.

2. Görres. *La mystique divine*. Paris, Poussielgue, 1862, t. II, p. 17.

3. Fléchier. *Œuvres complètes*. Nîmes, 1872.

4. *Théâtre sacré des Cévennes*. Londres, Roger, 1707.

XI. Le passage suivant du *Théâtre sacré des Cévennes* a trait à une fille de dix-huit ans, qui se louait aux agriculteurs pour la récolte des fruits :

« Pendant qu'elle était chez ses maîtres, ceux-ci étaient dans une surprise extrême, non seulement d'entendre dire des choses admirables avec tant de facilité à cette jeune fille, qui ne savait ni A ni B; mais ce qui nous étonnait encore, c'était sa hardiesse et son courage, elle qui était fort timide en toute autre occasion... Il est évident que c'était une cause surnaturelle qui la faisait parler, puisqu'elle n'avait jamais fait que garder les brebis, et que, dans le temps de son inspiration, elle prononçait, avec liberté et rapidité, mille belles choses qui, auparavant, n'avaient jamais été dans son esprit ¹. »

XII. Un des convulsionnaires de Saint-Médard s'écriait en parlant de l'Église :

« Elle est couchée dans l'ordure et dans la poussière ! Les vers lui rongent la chair ! La pourriture s'est mise sur ses os ! Une odeur insupportable s'exhale sans cesse de la corruption qui l'enveloppe ! Venez à son secours ! Appliquez-y le fer et le feu ! N'épargnez rien pour la guérir ! Coupez ! Tranchez ! Brûlez ! Il lui faut les remèdes les plus violents ² ! »

XIII. Imbert-Coubeyre écrit de la stigmatisée de La Fraudais :

« Souvent j'ai assisté à ses extases. Quel étonnement pour moi d'entendre cette simple paysanne, dépourvue de toute instruction, parler des choses divines en théologien consommé, faire tout un enseignement mystique, dissertar admirablement sur Dieu, sur Jésus-Christ, l'Eucharistie, la croix, le sacerdoce, raconter la vie d'une foule de saints, .. citer en latin des textes de l'Écriture sainte, reproduire des passages entiers des Saints Pères, faire de nombreuses révélations et s'élever parfois à une forme littéraire incroyable ³ ! »

1. *Théâtre sacré des Cévennes*. Londres, Roger, 1707, p. 177.

2. Sentoux. *De la surexcitation des facultés intellectuelles dans la folie*. Thèse de Paris, 1867.

3. Imbert-Coubeyre. *La stigmatisation et l'extase divine*. Clermont-Ferrand, Bellet, 1895, t. II, p. 323.

XIV. Dagonet parle d'un géomètre, atteint de folie religieuse, qui, pendant ses périodes d'excitation, prophétisait avec éloquence¹.

XV. Un aliéné observé par Laurent composa un écrit intitulé *Paroles de Dieu par la bouche d'un ignorant*, où l'on trouve ce passage :

« Hommes dans ce monde ici-bas, vous qui jetez au vent les remords de la vie, vous qui blasphémez votre Rédempteur au moment qu'il veut revenir à vous, que de sacrifices ne fais-je pas pour vous, ingrats que vous êtes ! Si je voulais, je vous écraserais du haut des cieux ! Vous qui cherchez dans l'obscurité la lumière éternelle, les flambeaux de la vie, les remords des hommes, le royaume des cieux et le bonheur de l'avenir, tremblez à l'horizon qui doit paraître ! Du haut des cieux j'ai descendu (*sic*) sur la terre pour faire trembler l'univers et répandre sur mon peuple la terreur ! Que mes souvenirs restent toujours en vous ! Que le blasphème sorte de votre bouche et que la crainte le remplace ! car le passé n'est plus, les choses sont changées ! Si jamais l'univers n'a bougé, vous le sentirez remuer sous vos pieds ! J'éveillerai le lion du désert, qui dort d'un sommeil engourdi. Je ferai flotter la barque d'un rameur sur les mers. Par mes tourbillons, je rallierai les flots. Je ferai trembler l'auxiliaire de l'Océan. Je ferai bannir le roi des Alpes. Je ferai souffler les vents de la Tamise. Je ferai gronder le lion du Danemark ! J'agiterai les panthères ! J'obscurcirai le jour ! »

Et encore :

« Père éternel, je viens à jamais dans l'Éternité vous convaincre de ma présence, immortaliser mon nom, châtier les méchants, calmer les vengeurs, grandir les honneurs, bannir à jamais les horreurs de la vie ! Français ! vous qui cherchez à l'ombre de l'aurore les merveilles de la vie, venez vous ranger ici dans cette enceinte de lumière qui va s'ouvrir pour vous et sur qui va rayonner l'Espérance ! Écoutez ma parole, mes sublimes sentiments ! Que ma présence trouble nos cœurs du plus profond sentiment de respect ! »

1. Dagonet. *Traité des maladies mentales*. Paris, Baillièrre, 1862, p. 90.

Ce malade, dont le style est presque identique à celui de Ieschou bar-Iossef dans *l'Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, exerçait, avant son internement, la profession de jardinier ¹.

XVI. Un prêtre, âgé de trente-trois ans et atteint depuis cinq ans de paranoïa avec hallucinations, apprit l'espagnol et l'italien et composa ces vers :

« Nous venons du néant, nous allons au néant.
Comment associer cette pensée altière,
Mais décevante et creuse, à la seule matière?
Réponds, grand révolté, réponds esprit géant
Qui de nos âmes fait litière ! ². »

XVII. Une folle mystique s'exprimait ainsi :

« Dans le bleu firmament tout constellé d'étoiles,
Où glissent les soleils, où la nuit tend ses voiles,
Où chaque astre à son tour poursuit son mouvement,
Où la gloire divine est un rayonnement,
La grande voix de Dieu, maître de la nature,
Se fit entendre à moi, sa pauvre créature.
O mon fils, me dit-elle, si tu es éprouvé,
C'est que je jugeais bon que tu fusses sauvé ³. »

Certes ces productions ne sont point géniales; elles montrent du moins qu'on peut voir apparaître, au cours de la folie, par l'exaltation de la mémoire, de l'association des idées et de l'imagination, l'éloquence et le talent poétique.

IV

Les accès intellectuels chez les mystiques enfants.

L'hypermnésie vésanique est fréquemment observée chez les enfants, surtout à l'âge de la puberté.

1 Laurent. Congrès des aliénistes. Nancy, 7^e session.
2 Noël Guillon. *Essai sur les hypermnésies*. Thèse de Bordeaux, 1896.
3 Collection de la maison nationale de Charenton. Cité par Antheaume et Dromard. *Poésie et folie*. Doin, 1908, p. 260.

XVIII. Une fille russe, âgée de quatorze ans, atteinte de folie à la suite d'une mission, observait en temps ordinaire un mutisme complet; mais, si on lui parlait des choses sacrées, « son teint s'animait, ses yeux devenaient brillants et sa figure avait quelque chose de céleste. Ce n'est pas tout. Elle conversait sur la religion avec une si grande facilité qu'on aurait juré qu'elle avait étudié la théologie. Un prédicateur n'aurait pas dit mieux qu'elle sur Dieu, sur les devoirs du chrétien, n'aurait pas répété avec plus d'habileté les objections qu'on lui opposait ¹. »

L'épidémie cévenole, au cours de laquelle huit mille jeunes prophètes se manifestèrent, fournit, à cet égard, des exemples frappants :

XIX. « Un de mes voisins, dit Sarra Dalgone, dans le *Théâtre sacré des Cévennes*, avait une petite fille de huit à neuf ans, qu'il avait plu à Dieu de mettre dans cet état, et je l'ai vue plusieurs fois pendant qu'elle avait ses inspirations... Elle se mettait aussitôt à discourir en français. Je suis très assurée qu'il lui aurait été impossible de parler à l'ordinaire comme elle parlait dans l'inspiration, et il est même très constant qu'elle ne se serait jamais avisée de s'exprimer autrement que dans le patois du pays; car on ne parlait pas plus français dans notre petit bourg que si nous n'eussions pas fait partie du royaume de France ². »

XX. Au témoignage de Claude Arnasson, un berger cévenol, « un pauvre imbécile », faisait, en français, lorsqu'il était en état de transe, les plus pathétiques discours. « Il citait, à propos, des passages de l'Écriture, comme s'il avait su la Bible par cœur. Je suis assuré qu'il ne savait pas lire ³. »

XXI. Cavalier (de Sauve) dit d'un jeune garçon : « Il parla deux grandes heures avec une facilité merveilleuse, et il dit des choses si pathétiques et si excellentes que tout le monde fon-

1. Joseph Frank. *Praxeos medicæ : de maniis*. Cité par François Leuret, *Fragments psychologie sur la folie*. Paris, Crochard, 1834, p. 344.

2. 3. *Théâtre sacré des Cévennes*. Londres, Roger, 1707, pp. 139, 151.

dait en larmes, et moi avec les autres. Personne ne dormait, j'en suis sûr; les paroles que ce petit serviteur de Dieu prononçait n'étaient pas endormantes; on n'en perdait pas une, car elles étaient toutes du sujet et toutes proportionnées à la capacité du bon et simple peuple qui les écoutait, quoiqu'elles fussent toutes sublimes et divines. Les deux heures passèrent comme deux moments. Et qui est l'enfant qui pourrait dire des choses semblables? Tout le monde assurait que ce petit garçon ne savait pas lire; mais, quand il aurait su lire, en vérité il n'était point capable, par lui-même, de composer un pareil discours, ni de le réciter, ni même d'avoir la hardiesse de parler en public et en français... Quelle merveille de voir un enfant timide et ignorant entreprendre d'enseigner un peuple! prêcher dans un langage qu'il n'était pas capable de parler dans un autre temps! s'exprimer magnifiquement! fournir abondamment des choses excellentes et présider en évêque dans une assemblée de chrétiens¹! »

XXII. « J'étais présent, dit Guillaume Brugier, lorsqu'une fois la petite Suzanne Jonquet, qui était âgée de quatre à cinq ans, tomba dans des agitations à peu près semblables à celles du petit Boussique. Elle parla haut, distinctement, en bon français, et je suis sûr que, hors de l'extase, elle n'aurait pas parlé cette langue. Elle dit que la délivrance de l'Église était prochaine et elle exhorta beaucoup à l'amendement de vie². »

« J'ai vu, dit Caladon, un grand nombre de ces inspirés de tout âge et des deux sexes... C'étaient tous des gens sans malice, et en qui je n'apercevais rien que je pusse soupçonner être de leur invention. Ils faisaient de fort belles exhortations, parlant le français pendant la révélation³. »

1. *Théâtre sacré des Cévennes*. Londres, Roger, 1707, pp. 86-89.

2. *Théâtre sacré des Cévennes*, p. 36.

3. *Théâtre sacré des Cévennes*, p. 141.

III

LES ACCÈS INTELLECTUELS CHEZ IESCHOU BAR-IOSEF

Ce fut à l'âge de la puberté que Ieschou bar-Iossef eut son premier accès d'exaltation intellectuelle. On se souvient en effet que, lors de sa fugue de Hiérusalem — il avait alors douze ans — ses parents le trouvèrent dans le temple,

« assis parmi les docteurs, les écoutant et les interrogeant, émerveillant par son intelligence¹ et ses réponses tous ceux qui l'entendaient². »

Cet « émerveillement », nous le retrouvons, dix-sept cents ans plus tard, chez des gens autrement avertis que les sophérim de Hiérusalem, chez les professeurs de la faculté de médecine de Montpellier.

Bâville, intendant de la province, leur ayant prescrit d'examiner les jeunes prophètes cévenols emprisonnés à Uzès, ils témoignèrent « être ravis en admiration de voir de jeunes personnes sans lettres prononcer des choses qu'elles n'avaient jamais apprises et citer la Sainte Écriture fort à propos³ ». Quelque temps après, sans s'émouvoir autrement de cette admiration collective, un médecin de génie, Boissier de Sauvage, rattachait à la pathologie mentale ces phénomènes alors universellement attribués à l'esprit de Dieu ou à l'esprit du diable.

Ce fut au cours d'accès analogues que Ieschou bar-Iossef conta les paraboles et annonça le Royaume de Iahvé, en

1. ἐπί τῆ συνέσει.

2. Évangile de Lucas, II.

3. De la nécessité de donner de prompts secours aux protestants des Cévennes, Londres. Vaillant, 1703.

des termes qui remplissaient ses auditeurs d'étonnement et d'admiration.

Comment ce villageois, ce fils de charpentier, qui n'avait point suivi l'enseignement des rabbis, pouvait-il s'exprimer avec cette éloquence ?

« *Lorsque Ieschou eut achevé ses discours, les foules furent émerveillées de sa doctrine, car IL LES ENSEIGNAIT COMME AYANT AUTORITÉ, et non plus comme les sophérim*¹. »

Ces accès augmentèrent de fréquence à la fin de sa vie, pendant son dernier séjour à Hiérusalem ; ils alternaient alors avec des impulsions violentes et des actes incohérents.

« *Les sophérim et les cohanim cherchèrent comment ils feraient périr Ieschou ; car ils le craignaient, toute la foule étant émerveillée de son enseignement*². »

« *La foule nombreuse prenait plaisir à l'entendre*³. »

Le grand sanhédrin ayant donné l'ordre de l'arrêter, « *les schottérim (policiers du temple) revinrent aux chefs des cohanim et aux pérouschim, lesquels leur dirent :*

« *Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ?* »

— « *Jamais, répondirent-ils, homme ne parla de la sorte.* »

— « *Vous aussi, reprirent les pérouschim, n'avez-vous pas été séduits ? Est-ce qu'un des sanhédrinites ou des pérouschim a cru en lui ? Mais c'est cette exécrationnable populace, ignorante de la thora*⁴ ! »

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, VII.

2. Évangile selon Iohanan dit Markos, XI.

3. Évangile selon Iohanan dit Markos, XII.

4. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, VII.

Il n'est rien resté dans les évangiles qui puisse expliquer cette admiration populaire.

Nous n'y trouvons, au milieu de paronymes incohérentes, au milieu de sentences le plus souvent entachées d'erreur, que les passages suivants qui soient dignes de retenir l'attention :

I. C'est d'abord ce qu'on est convenu d'appeler les « Béatitudes » :

« Heureux les pauvres en esprit, car le Royaume des Cieux leur appartient !

Heureux les affligés, car ils seront consolés !

Heureux les débonnaires, car ils posséderont la terre !

Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés !

Heureux les miséricordieux, car il leur sera fait miséricorde !

Heureux les purs de cœur, car ils verront Élohim !

Heureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants d'Élohim.

Heureux êtes-vous quand on vous outrage, vous poursuit et que, mensongèrement, on débite à votre encontre toutes sortes de mauvais propos à cause de moi ! Réjouissez-vous et tressaillez, car votre récompense sera grande aux cieux¹ ! »

Ce morceau n'a de valeur que par l'émotion qui s'y manifeste.

II. Puis ce sont les « Malédictiones » :

« Malheur à vous, sophérim et pérouschim hypocrites ! parce que vous fermez devant les hommes le Royaume des Cieux, car vous n'y entrez pas et n'y laissez point pénétrer ceux qui le désirent !

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, V.

« Malheur à vous, sophérim et pérouschim hypocrites ! parce que vous dévorez les veuves, tout en faisant semblant de prier beaucoup ; à cause de quoi vous recevrez plus grande condamnation !

« Malheur à vous, sophérim et pérouschim hypocrites ! parce que vous parcourez la mer et la terre pour faire un prosélyte, et, quand il l'est devenu, vous en faites un fils du Gué-Hinnom au double de vous !

« Malheur à vous, conducteurs aveugles ! qui dites : « Qui-conque aura juré par le temple, ce n'est rien ; mais qui aura juré par l'or du temple, il est redevable. » Fous et aveugles ! car qu'est-ce qui l'emporte, l'or ou le temple qui rend l'or sacré ? Et encore : « Qui jure par l'autel, ce n'est rien ; mais qui aura juré par le don placé dessus, celui-là est redevable. » Aveugles ! qu'est-ce qui l'emporte, le don ou l'autel consacrant le don ? Mais qui jure par l'autel jure non seulement par lui, mais par tout ce qu'il porte. Et qui jure par le temple, jure par l'édifice et par celui qui l'habite. Qui jure par le ciel fait serment par le trône d'Élohim et par celui qui y est assis.

« Malheur à vous, sophérim et pérouschim hypocrites ! de ce que vous dîmez la menthe, l'anet et le cumin, et délaissez les choses plus importantes de la thora : la justice, la miséricorde et la bonne foi. Il fallait faire ceci, et ne point abandonner cela. Conducteurs aveugles ! qui filtrez le moucheron et engloutissez le chameau !

« Malheur à vous, sophérim et pérouschim hypocrites ! de ce que vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat ; mais au dedans ils sont pleins de rapine et d'excès. Parousch aveugle ! nettoie d'abord le dedans de la coupe et du plat, et puis que le dehors soit aussi net.

« Malheur à vous, sophérim et pérouschim hypocrites ! parce que vous ressemblez aux sépulcres blanchis qui apparaissent blancs au dehors, mais, à l'intérieur, ils sont pleins

d'ossements de morts et de toutes sortes d'impuretés! De même vous vous montrez justes aux hommes par dehors, mais par dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité!

*« Malheur sur vous, sophérim et pérouschim hypocrites! car vous bâtissez les tombeaux des prophètes et réparez les sépulcres des justes, disant : « Si nous eussions existé
« aux jours de nos pères, nous n'aurions pas été leurs com-
« plices pour le sang des prophètes. » Ainsi vous êtes témoins contre vous-mêmes que vous êtes fils de ceux qui ont tué les prophètes. Achevez donc de remplir la mesure de vos pères! Serpents! Engeances de vipères! Comment éviterez-vous la condamnation du Gué-Hinnom¹? »*

Mais ces malédictions perdent beaucoup de leur intérêt lorsqu'on les compare à celles d'Ieschayahou et de Hanôk, les premières écrites sept siècles, les secondes deux siècles avant le Nazaréen :

*« Malheur à ceux qui joignent maison à maison, champ,
[à champ,
jusqu'à occuper toute la place
et jusqu'à ce qu'ils habitent seuls dans le pays!
Malheur à ceux qui, dès le lever du matin,
cherchent le vin enivrant,
et qu'après la brise du soir
le vin enflamme encore!
Le kinnor et la lyre,
le tambour, la flûte et le vin,
telles sont leurs orgies.
Mais à ce que fait Iahvé ils ne prennent point garde;
et l'œuvre de ses mains, ils ne la voient point.
C'est pourquoi mon peuple ira en exil.
sans l'avoir prévu.*

1. *Évangile selon Lévi dit Malthia*, XXIII. Traduction Ledrain, 1896.

Malheur à ceux qui attirent le châtement
avec les cordes de l'iniquité,
et la rétribution du péché
comme avec les liens d'un char ;

à ceux qui s'écrient :

« Qu'il se hâte ! qu'il précipite son œuvre,

« afin que nous la voyions !

« Que les vues du Saint d'Israël s'accomplissent,

« pour que nous les connaissions ! »

Malheur à qui nomme le mal bien
et le bien mal,

à qui change les ténèbres en lumière,
et la lumière en ténèbres,

à qui rend l'amer doux
et le doux amer !

Malheur à ceux qui sont sages à leurs propres yeux,
et avisés devant leur propre face !

Malheur à ceux qui sont vaillants à boire le vin,
aux hommes courageux à mêler le jus de la vigne !

A ceux qui innocentent le coupable en échange d'un pré-
et ôtent au juste son bon droit ! [sent,

Ils seront, comme la paille, dévorés par une langue de feu,
comme le foin sec, grillés par la flamme !

Leur racine deviendra semblable à la pourriture,
et leur floraison s'envolera comme la poussière,
puisqu'ils rejettent la thora de Iahvé-Çébaoth,
et qu'ils méprisent la parole du Saint d'Israël¹ ! »

« Malheur à vous ! pécheurs, s'écrie Hanôk, parce que
votre richesse vous donne l'apparence des justes, mais
votre cœur vous convainc que vous êtes pécheurs, et cette
parole témoigne contre vous, pour rappeler les iniquités !

1. Ieschayahou, V.

Malheur à vous qui dévorez la fleur du froment et qui brisez la force du principe de la source et qui, dans votre force, foulez les pieds des humbles ! Malheur à vous qui buvez de l'eau en tout temps, car soudain vous recevrez votre récompense ! Vous serez consumés et desséchés parce que vous avez délaissé la source de vie !

Malheur à vous qui commettez l'injustice, la fraude et le blasphème ! Contre vous il y aura un mémorial en mal !

Malheur à vous, puissants, qui par la violence opprimez le juste, car le jour de votre perte arrive¹ ! »

Or Ieschayahou et Hânok étaient les auteurs favoris de Ieschou bar-Iossef.

III. C'est enfin ce fragment poétique et immoral :

« Je vous dis : Point de souci pour votre vie, de ce que vous mangerez ou de ce que vous boirez, ni pour votre corps de quoi vous serez vêtus. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ?

Regardez les oiseaux du ciel ; ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent en grenier, et notre Père, le céleste, les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus excellents qu'eux ?

Qui donc d'entre vous, à force de soin, peut ajouter à sa taille une coudée ? Et pourquoi êtes-vous en souci du vêtement ? Apprenez bien comment croissent les lis des champs² : ils ne travaillent, ni ne filent ; néanmoins je vous dis que Schélomo, même en toute sa splendeur, n'a point été habillé comme l'un d'eux³. »

C'est tout ce qui, dans les discours de Ieschou bar-Iossef, ait quelque valeur littéraire. On voit qu'il était, au point

1. Hanôk, XCVI.

2. Grandes anémones rouges.

3. Évangile selon Lévi dit Matthia, VI.

de vue intellectuel, inférieur et de beaucoup à certains des aliénés dont j'ai cité les productions. Cela ne fait que confirmer cette remarque de Marcé, contresignée par tous les aliénistes : « La monomanie religieuse... se rencontre en général chez les sujets d'un esprit faible et borné¹. »

Et cependant il fallait bien qu'il y eut quelque chose ! Les gens qui suivaient le fils du charpentier de Nazareth étaient — c'est entendu — des ignorants, des arriérés, des dégénérés, des névropathes, à l'enthousiasme facile, recrutés parmi les pêcheurs, les paysans, les publicains et les prostituées, dans les classes inférieures de la société. C'était une tourbe intellectuelle, analogue à celle qui roule, hurle et râle dans les rues de Lourdes, à l'époque des pèlerinages.

Encore faut-il expliquer que le mégalothéomane soit parvenu à la rassembler, à la remuer, à la traîner à sa suite, en un temps où les prédicateurs abondaient.

Ce succès était dû à un ensemble de phénomènes trop délicats pour que des gens grossiers comme les évangélistes aient pu les noter et les décrire. Ce qui enlevait ces foules paysannes, c'était moins ce que Ieschou bar-Iossef disait (elles n'y comprenaient pas grand'chose) que la façon dont il le disait, car il parlait « *comme ayant autorité*² ». C'était le feu de son regard, la tension de ses traits, la fierté de son attitude et de sa démarche, la véhémence de son geste, les inflexions de sa voix, c'était la conviction qui s'échappait de son être tout entier, c'était une éloquence dont il ne nous est rien resté, parce qu'elle était purement sentimentale et passionnelle.

Le spectacle que nous offre, aux jours de grande séance,

1. Marcé. *Traité pratique des maladies mentales*. Paris, Baillièrre, 1862, p. 366.

2. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, VII.

une assemblée comme la Chambre française permet de comprendre ce phénomène.

Il s'y trouve actuellement¹ trois grands orateurs, Georges Clémenceau, Aristide Briand, Jean Jaurès.

S'ils occupent le premier rang dans le monde parlementaire, ce n'est point, si grande qu'elle puisse être, en raison de leur intelligence. Il est des députés qui n'ont pas moins d'esprit que Clémenceau, pas moins d'habileté que Briand, pas moins de profondeur que Jaurès.

Qu'est-ce donc qui fait la distinction oratoire de ces trois hommes ?

C'est qu'ils joignent à leurs qualités intellectuelles de rares qualités émotives et sentimentales².

Il faut entendre la voix âpre, mordante, impérieuse de Clémenceau aller de l'insinuation malicieuse à l'interrogation inopportune et à l'exclamation impertinente. Il faut voir étinceler ses prunelles dans son masque éburnéen. Il faut le voir pétrir l'argument entre ses doigts nerveux, écartier les bras comme pour s'offrir tout entier à l'objection impossible, se ramasser sous l'attaque, tel un dogue prêt à bondir. Il faut le voir, après la mêlée, chercher du regard l'ennemi silencieux et, cependant qu'une ironie triomphante soulève sa moustache mongole, retenir entre ses dents et tremper dans je ne sais quel curare le mot aigu et décisif.

Il faut entendre la voix grave, profonde, musicale, veloutée d'Aristide Briand répandant sur la salle hostile ou irritée la résignation et la quiétude. Il faut le voir, la tête inclinée, se promener derrière la tribune, avec la lassitude et la sérénité d'un vieil amiral sur la dunette d'un vaisseau de haut bord. Il faut le voir écouter les bruits de l'assem-

1. Cette page fut écrite en 1909.

2. Autrement dit, un orateur est, avant tout, un artiste, un mystique : on l'a dit de Gladstone, et c'est bien cela.

blée, lui imposer silence d'un geste de la main et tendre tout à coup vers l'adversaire, dans un mouvement d'une spontanéité admirablement jouée, un long bras indulgent et accusateur.

Il faut entendre la voix de Jaurès, ample, puissante, tumultueuse, murmurant comme le torrent, roulant comme une avalanche, éclatant comme le tonnerre, s'élançant sans savoir où elle se posera, suivant le flot de la pensée, telle une frégate ou un albatros, luttant avec l'ouragan, s'enlevant dans la tempête, se perdant dans l'embrun, la brume et la nuée, et réapparaissant tout à coup, avec un joyau sur chaque plume, dans un rayon de soleil ! Il faut le voir le monstre, comme eût dit Aiskinès¹, se pencher vers les ministres, ironique et indiscret, laisser pendre au-dessus de l'hémicycle ses bras nonchalants, offrir à l'assaut son torse athlétique, paralyser du geste les interrupteurs et les sidérer de la voix, échafauder en pleine bataille, comme un palais de rêve, une bastide de raisonnements, essuyer sur son front, où elle perle sans cesse, la sueur des sublimes genèses, plier sous le faix du monde qu'il conçoit, de la société qu'il imagine, de l'humanité qu'il crée, s'arc-bouter sur la tribune comme Antéios soulevant Atlas, la saisir tout à coup comme pour l'arracher et la jeter sur l'assemblée, la battre violemment de ses paumes et de ses poings, puis se redresser, se cambrer, se hausser, s'essorer, lever vers la coupole sa face enflammée et y lancer à pleines mains des périodes éblouissantes ! Spectacle prodigieux, qu'on ne connut même pas au temps des *Philippiques* et des *Catilinaires*, et que seule avait pu nous donner jusqu'ici la reine des Révolutions² !

1. Aiskinès parlant de Démosthènes : « Que diriez-vous si vous aviez vu le monstre, etc. ».

2. C'est un orateur de génie, pour le moins égal à Mirabeau et à Danton, mais il faut l'entendre. Les discours imprimés sont des fleurs des-

On se rend compte alors ce qu'est l'éloquence et quel rôle jouent, dans la conquête des foules, le sentiment, l'émotion, la passion¹, le timbre de la voix, les transformations de la physionomie, la composition des attitudes, la gymnastique affolante du geste, tout ce qu'il reste d'animal et de barbare dans l'humanité.

L'éloquence peut même se passer de la pensée. Que l'émotion, que la passion recouvre l'ignorance, l'incohérence, l'absurdité, le délire, ce sera encore de l'éloquence. Ce ne sera plus celle de Clémenceau, de Briand ou de Jaurès, mais ce sera celle de Ieschou bar-Iossef, de Thomas de Villeneuve, de Vincente Ferrer, de Pierre l'Ermitte, ce sera cette éloquence viscérale où, selon l'expression de François de Sales, « le cœur parle au cœur ».

séchées, qui ont presque tout perdu de leur couleur et de leur parfum.

1. « Lorsque la passion m'entraîne et fait couler à pleins bords le torrent de mes paroles, je ressens physiquement des transports aussi vifs que si je pressais une femme adorée dans mes bras. » Berryer.

DEUXIÈME PARTIE

LES SENTIMENTS

DE IESCHOU BAR-IOSSEF

CHAPITRE PREMIER

PHYSIOLOGIE DES SENTIMENTS

Les *sentiments* sont des sensations internes d'une nature particulière. Ils présentent tous les degrés, depuis l'anesthésie sentimentale ou *impassibilité* jusqu'à ces hyperesthésies qu'on appelle les *émotions* et les *passions*. Il n'y a, en effet, entre le sentiment, l'émotion et la passion qu'une différence de degré et de durée. Le sentiment est une émotion ou une passion faible. L'émotion est un sentiment intense et bref. La passion est un sentiment intense et persistant. Si la terminaison *ite* n'impliquait une idée d'infection, je dirais que l'émotion est une *sentimentite aiguë* et la passion une *sentimentite chronique*.

Les sentiments ont pour théâtre des neurones situés dans l'écorce cérébrale¹. La différenciation de ces neurones est presque aussi ancienne que celle des neurones cénesthésiques. Ainsi s'explique la résistance des sentiments aux idées et la survivance des facultés affectives aux facultés intellectuelles.

Les neurones sentimentaux sont distincts de ceux de la sensibilité cérébrale. Ceux-ci, que Flechsig place dans la sphère tactile et Sollier² dans la totalité de l'écorce, nous avertissent des modifications physiologiques et patholo-

1. C'était l'idée de Descartes, de Gall, de Spurzheim, de Broussais.
2. Paul Sollier. *Le mécanisme des émotions*. Paris, Alcan, 1905, p. 226.

giques de l'encéphale, de la contraction ou de la dilatation de ses vaisseaux, de la contraction ou du relâchement de ses dendrites à l'occasion de l'attention et des efforts de mémoire. Ces neurones cénesthésiques de l'encéphale ne diffèrent point de ceux du foie, du poumon, du cœur ou du rein. Ils ne sauraient donc être confondus, comme le fait Sollier, avec les neurones sentimentaux.

Les neurones sentimentaux ne constituent point, semble-t-il, comme les autres neurones de l'écorce, des conglomerats, des centres, mais un réseau, un mycélium qui court au milieu des neurones mnésiques. C'est du moins ce qui paraît résulter des relations qui existent entre les représentations et les sentiments. Telle hystérique qui ne peut plus se représenter les traits de sa grand'mère n'éprouve plus pour elle aucune affection.

Les neurones sentimentaux sont aussi en relation avec les neurones moteurs supérieurs. Aussi s'accompagnent-ils fréquemment de contractions musculaires (mimiques¹, viscérales ou vaso-motrices) qui, à leur tour, provoquent des sensations kinesthésiques.

Tout sentiment intense, toute émotion est donc composée de deux sensations, l'une immédiatement consécutive à la représentation mentale, c'est l'émotion proprement dite, l'autre médiate et secondaire — c'est l'accompagnement kinesthésique de l'émotion.

Les idéalistes réduisent les émotions à la première sensation, James et Lange à la seconde.

1. Cette relation explique qu'on puisse faire naître, comme l'a fait Braid, un sentiment chez une hystérique ou une sous-hystérique en lui imposant l'attitude correspondante, qu'on puisse par exemple lui inspirer des sentiments de piété en le mettant dans l'attitude de la prière. Les directeurs de conscience ont tiré grand parti de cette constatation.

Les muscles sont, dans le sentiment ou l'émotion, affectés en raison inverse du poids des parties auxquelles ils s'insèrent. De là, le rôle des oreilles et de la queue chez le chien, des muscles peauciers du visage chez l'homme.

La théorie des premiers n'a plus besoin d'être discutée. Quant à celle des seconds, elle est également en contradiction avec les faits.

En effet :

1° On peut avoir le cerveau congestionné sans éprouver de la joie ou de la colère. On peut trembler sans avoir peur;

2° La tristesse active et l'excitation agréable présentent les mêmes réactions;

3° Un sujet peut devenir akinesthésique tout en restant sentimental.

Sherrington abolit la sensibilité tactile et viscérale chez une chienne, en lui sectionnant la moelle cervicale et les pneumogastriques. L'animal n'en continue pas moins à manifester de la peur et de la colère¹.

Une observation de Strümpell a trait à un apprenti cordonnier, âgé de quinze ans, chez lequel la plupart des sensibilités étaient abolies et qui ne conservait de relations avec le monde extérieur qu'au moyen d'une oreille et d'un œil. Or ce malade éprouvait encore du chagrin et de la honte.

Une malade de Berkley, insensible à la faim, à la soif et à la pression, se sentant à peine uriner, athermesthésique, akryesthésique, akinesthésique, analgésique, anosmique, amaurotique et presque sourde, éprouvait cependant de la surprise, de la joie, de la tristesse et de la honte;

4° Les mélancoliques sont inaffectifs, alors que leurs centres vaso-moteurs et viscéro-moteurs fonctionnent normalement;

5° Un sujet peut être hyperexpressif et impassible. Les meilleurs comédiens peuvent ne pas éprouver les émotions

1. Chabrier. *Les émotions et les états organiques*. Thèse de Toulouse, 1910.

qu'ils expriment. Il en est de même des malades atteints de rire et de pleurer spasmodiques ;

6° Les phénomènes vaso-moteurs d'ordre émotif peuvent apparaître alors que l'émotion a disparu ¹.

La théorie de James et de Lange doit donc être rejetée.

Chaque sentiment a son réseau spécial de neurones. Ce réseau est en relation avec un groupe particulier de neurones vaso-moteurs, viscéro-moteurs et mimico-moteurs. Il en résulte que chaque sentiment a son complexus mimique et kinesthésique spécial. Il y a donc, selon moi, des neurones de la joie, des neurones de la tristesse, des neurones de la crainte, des neurones de l'amour, des neurones de la haine.

Toute formation de neuro-diélectriques dans une partie du système nerveux sentimental détermine un court circuit dans les autres parties, ou dans les centres avec lesquels le système nerveux sentimental est en relation.

Les neurones vaso-moteurs et viscéro-moteurs sont-ils sous faible pression ? Les neurones mimico-moteurs et, par suite, les muscles de la mimique pourront être fortement influencés. Inversement, si l'émotion est rentrée, — et cela a lieu souvent chez l'homme civilisé, — il se produira une véritable dislocation de la machine nerveuse, laissant parfois après elle des troubles persistants (anesthésies, amnésies, paralysie, hystérie sous toutes ses formes, neurasthénie, folie, mort).

Moins les autres couches cellulaires de l'écorce cérébrale sont volumineuses, plus le réseau sentimental est exposé à des courts-circuits fréquents. Aussi les enfants et les primitifs, chez lesquels les neurones à idées ne sont pas encore différenciés, les arriérés et les dégénérés chez lesquels ils ne se développeront jamais, les malades et les

1. Binet et Courtier.

vieillards, chez lesquels ils sont intoxiqués ou altérés, sont-ils presque tous des passionnés ou des émotifs.

La passion est une petite folie, qui ne fait souvent que précéder la grande : elle fait partie des prodromes de l'aliénation mentale. C'est un prodrome, et non une cause, comme le croyaient les vieux aliénistes, Parchappe ou Pinel.

De ce qui précède il résulte que la sentimentalité d'un sujet est en raison inverse du champ d'expansion des onduations nerveuses dans son écorce cérébrale. La sentimentalité diminue chez l'enfant à mesure que le cerveau se développe; elle augmente chez le vieillard, à mesure que s'accroît l'involution cérébrale. De même l'occultation de tout une région de l'écorce par une hémorragie, une thrombose ou une tumeur, l'altération d'un certain nombre de neurones par l'inanition et les diverses auto-intoxications et infections entraînent une augmentation de la sentimentalité, parfois le rire et le pleurer spasmodiques. Les hommes doués d'une vaste intelligence savent demeurer impassibles. Le surhomme de Kant est ataraxique. Le sentimentalisme, la sensiblerie, l'émotivité, la passion sont le lot des primitifs, des sauvages, des barbares, des femmes et des enfants.

L'arrêt de développement des dégénérés peut porter sur certaines régions du réseau sentimental. Ils sont alors incapables d'affection, de haine ou de crainte.

La propension à un sentiment quelconque a donc pour condition :

1° L'existence des neurones sentimentaux correspondants.

2° Des phénomènes de circuit interrompu dans certains points de l'écorce, phénomènes dus, le plus souvent, à des intoxications.

Un homme qu'on n'a point l'habitude de compter au

nombre des psychologues, le docteur Marat, déclarait que ce que nous appelons qualités morales ou intellectuelles, le courage, la franchise, la tendresse, la sagesse, la raison, l'imagination, la sagacité, ne sont pas des qualités inhérentes à l'esprit ou au cœur, mais « des manières d'exister de l'âme qui tiennent à l'état des organes corporels ¹ ».

Une expérience de chimie biologique des plus simples et des plus élégantes est de faire apparaître la joie, la tristesse ou la colère chez le roi de la création, en lui faisant absorber, suivant le sentiment que l'on veut obtenir, de l'alcool, de l'éther, du protoxyde d'azote, du haschich ou de la morphine, de l'émétique ou de l'ipéca, de la belladone ou de l'agaric.

Faut-il que la fameuse introspection des psychologues idéalistes soit peu étendue et peu profonde pour que leur foi métaphysique ait pu résister aux constatations incessantes de la table !

Ce fut toujours pour moi un très vif plaisir que de suivre, chez un commensal bien pensant, les transformations de l'état sentimental.

Tout d'abord sa conversation est empreinte d'un sombre pessimisme ; il gémit sur la corruption de la société, sur la diminution de la foi religieuse et du patriotisme, sur le développement de l'alcoolisme et de la pornographie. Parmi les vérités et les erreurs qu'il possède, il choisit les plus chagrines.

Mais à peine a-t-il absorbé deux verres de bourgogne, — *bonum vinum lætificat cor hominum*, — que sa voix s'élève d'un ton.

Les phrases éminemment gauloises de M. Arthur Meyer et de M. Gaston Polonais fredonnent en lui des boute-selles alertes. Il lui apparaît probable qu'un général de

1. Marat. *De l'Homme*. Amsterdam, Rey, 1775, t. II, p. 377.